

Aujourd'hui la Turquie

4 Aujourd'hui la Turquie
Quatrième année
Ans



Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Antalya - Montréal

3 YTL - 1,70 euro

www.aujourdhuiturquie.com

N° ISSN : 1305-6476

Un accès facile vers le monde entier: **GeoPostYurtiçi...**

444 99 99

www.geopostyurtici.com.tr

DPD

Le journal francophone de la Turquie - numéro 38, Juin 2008

Musique



Murat Aydemir

Musicien talentueux, son ambition est de faire aimer aux jeunes générations le tambura, l'un des instruments les plus précieux de la musique turque.

Page 13

Cinéma



Çağla Zencirci

Jeune et brillante réalisatrice, elle nous parle de son expérience mais également des difficultés, notamment financières, qu'elle a rencontrées pour la réalisation...

Page 14

Finance



Durmuş Yılmaz

Président de la Banque centrale de Turquie, il analyse l'économie turque de 2001 à nos jours, les mesures entreprises et les avancées obtenues.

Page 7

Le groupe français leader européen dans le secteur de l'hôtellerie renforce sa présence en Turquie

Accor regroupe plusieurs enseignes d'hôtels comme Sofitel, Mercure, Novotel, Ibis... Il propose plus de 4000 hôtels et près de 500 000 chambres dans 90 pays. Nous avons rencontré le directeur général d'Accor Turquie, Murat Kadaifçiöğlü, qui nous présente les investissements et le programme de développement du groupe en Turquie.

Parlez-nous un peu de vous et de votre carrière...

Je travaille dans le secteur du tourisme depuis 30 ans et j'ai commencé à l'âge de 14 ans, au niveau le plus bas, je faisais des saisons lors de mes études. À 18 ans, je suis devenu guide professionnel. De 1982 à 1989, j'ai travaillé à Tem Tur, entreprise qui a commencé à attirer les Français en Turquie, puis au Club Méditerranée durant neuf ans en tant que guide. J'ai ensuite créé Jet Tour, filiale d'Air France, où j'avais la fonction de directeur général. Nous avons fondé une agence qui gérait des villages vacances et offrait des services locaux pour les touristes. En 1997, Accor et Air France étant partenaires, Accor m'a proposé d'être le directeur marketing des ventes en Turquie, ce que j'ai accepté. En 1999, j'ai aussi pris la fonction de directeur des hôtels et, depuis 2001, je suis directeur général du groupe Accor Turquie. J'ai consacré 30 ans de ma vie au tourisme, j'ai visité toute la



Murat Kadaifçiöğlü

Turquie, et j'ai parcouru tous les échelons de la profession, du plus bas au plus haut niveau.

Pouvez-vous nous présenter le groupe Accor Hôtel ?

Accor est avant tout une société qui réunit plusieurs marques. Nous avons commencé avec Etap hôtel à Ankara, puis d'autres hôtels, notamment à Istanbul, Ankara, Izmir. En 2000, nous mettions 1190 chambres à la disposition de notre clientèle mais, avec la vente des hôtels par leurs propriétaires, nous n'avions plus d'établissement en 2005. Nous n'étions que les gestionnaires de ces hôtels, que nous louions. À partir de 2007, nous avons repris nos activités en Turquie et, suite à un accord avec la société Akfen, nous avons ouvert trois hôtels ; nous en aurons 10 en 2009, et 30 hôtels sont prévus pour 2016. Les deux premiers hôtels sont Ibis et Novotel à Istanbul, nous avons ouvert un Ibis à Eskişehir, et un Novotel ouvrira ses portes à Trabzon en octobre. Nous avons aussi deux projets en chantier à Kayseri et Gaziantep, qui ont pour modèle

(lire la suite page 5)

Le verre à taille fine



*Dr. Hüseyin Latif

Récemment, j'ai été contacté par un des nos lecteurs auquel mon article avait à la fois plu et déplu. Il me dit : « Vous aussi, vous voulez faire comme Ertuğrul Özkök ? » Voici la réponse que je lui ai donnée au téléphone :

(lire la suite page 5)



Le Centre culturel français d'Izmir



Quel autre lieu qu'un centre culturel pour rapprocher les peuples et contribuer à de meilleures connaissances et compréhension des cultures ? Au programme : rencontres, débats, spectacles, apprentissage des langues et projets en commun, porteurs d'avenir. Voilà ce que propose le Centre culturel français d'Izmir dans un cadre

(lire la suite page 12)

Istanbul 2010 : les préparatifs d'un événement culturel majeur

(lire la suite page 12)



L'adhésion de la Turquie à l'UE

Fikret Kasapoğlu, adjoint au préfet d'Istanbul, analyse le processus d'adhésion à l'UE

Depuis le début du processus d'adhésion à l'UE, nous observons de grands changements et de nombreuses réformes – de la modification de la Constitution aux changements des lois – sur la voie de l'UE, depuis six ou sept ans, avec une accélération depuis le 3 octobre. Il ne se passe pas un jour sans que l'on change une loi ou sorte une nouvelle ordonnance.

La Turquie a entrepris des réformes dans le cadre du processus d'intégration à l'UE. Nous prenons conscience de nos carences durant ce processus, répondant en fait à des besoins bien existants mais l'important est la mise en application effective de ces



Fikret Kasapoğlu

décisions. Par exemple, l'article 301, qui est à l'ordre du jour, a réellement besoin d'être changé ; l'UE, l'ayant constaté, veut que cela change, mais que cela s'applique aussi.

Je pense qu'Istanbul a un grand rôle à jouer pour réaliser ces changements et réussir

(lire la suite page 9)

Festival de Cannes 2008



Nuri Bilge Ceylan

Nuri Bilge Ceylan remporte le Prix de la mise en scène pour son film « Les Trois Singes ».

(lire la suite page 14)

La France doit considérer la Turquie avec objectivité et sérénité

La visite des sénateurs français Hubert Haenel et Robert del Picchia en Turquie avait pour but de dresser un état des lieux de l'adhésion de la Turquie dans l'Union européenne. Lors de ce séjour, ils ont rencontré les autorités et des entreprises françaises en Turquie, mais aussi le président de la République de Turquie, M. Abdullah Gül. Ils prépareront le quatrième rapport public et se chargeront de transmettre au gouvernement français les messages des autorités turques. Nous les avons rencontrés lors de la réception tenue au Palais de France, le samedi 24 mai.

Quelles sont vos opinions sur la situation de la Turquie et des relations entre l'UE et la Turquie ? Peut-on parler d'un ralentissement dans le processus d'adhésion de la Turquie à l'UE ?

H.H. : La Turquie se développe sur le plan économique et fait des efforts pour être euro-compatible. Il y a en France une mauvaise image de la Turquie, il faut dire aux sceptiques « la Turquie, ce n'est pas ce que vous croyez, vous avez une approche caricaturale de la Turquie ». Personne ne peut dire à ce pays « L'adhésion à l'UE, c'est non, jamais ». On ne sait pas ce que seront les relations entre l'Union et ce pays d'ici 10 ans, ni même ce que seront alors l'Europe et la Turquie. Nous devons engager le processus sans en présager l'issue mais, pour cela, il faut arrêter de parler négativement de la Turquie en France et regarder ce pays avec objectivité et sérénité. La Turquie est d'une importance capitale pour l'Europe car elle peut être un pôle de stabilité, en raison de sa situation géographique qui la met au centre de pays difficiles. Je pense que Nicolas Sarkozy devrait venir en Turquie pour voir les réalités en face, même s'il a une position sur la candidature turque qui est ce qu'elle est, mais il ne doit pas préjuger de l'avenir, il faut laisser agir le temps. Les gens comme nous ont pour devoir de faire

de la pédagogie et d'expliquer quels sont les enjeux majeurs pour notre avenir en Europe et pour la Turquie. L'Europe n'a pas le même avenir sans la Turquie et la Turquie n'a pas le même avenir sans l'Europe, nous avons un intérêt commun majeur qui est de mieux se connaître pour mieux travailler ensemble. Cela demande du temps, les autres pays ont mis des années avant d'entrer dans l'Union et c'est la même chose pour la Turquie, qui ne doit pas être traitée différemment des autres. Les élections ont peut-être entraîné un ralentissement dans les négociations et la Turquie a sans doute encore des efforts à faire, par exemple pour les minorités. Tous les pays ont dû se transformer en profondeur et ce changement est avant tout salutaire pour le pays lui-même.

R.D. : Je ne vois pas vraiment de ralentissement et, si les réformes peinent à être lancées, c'est parce que l'on entre dans le vif du sujet, les choses techniques demandent plus de temps. Il est vrai qu'on a entendu des déclarations malheureuses du côté de la France, que la Turquie a mal prises et c'est compréhensible, mais il faut laisser faire les choses. Lorsque l'on arrivera au moment de la décision de l'adhésion, un débat sera ouvert et cela se décidera à ce moment-là. L'Europe ne sera pas la même, la Turquie non plus, d'ailleurs nous

avons des exemples dans le passé, comme la Norvège ou l'Espagne, qui illustrent les changements de position des parties, d'un côté comme de l'autre. Si l'image de la Turquie change en France, les Français changeront et auront une attitude positive face à l'entrée de la Turquie dans l'UE.



La France présidera bientôt l'UE. Quelle va être la ligne adoptée par la France pendant cette présidence ?

H.H. : La France ne va pas imposer ses points de vue, un pays qui préside l'UE doit être au-dessus de la mêlée et ne pas tenir compte de ses propres priorités. Elle fera donc en sorte d'avancer sur les questions climatiques, l'énergie, l'immigration et sur la construction d'une Europe de la défense, qui pourraient être aussi les priorités de la Turquie, parce qu'elle est notre voisin le plus proche.

R.D. : Chaque président de l'UE doit être le président des 27 pays membres, pas d'un seul. Notre président devra donc agir pour tout le

monde et de façon équilibrée. La Turquie sera traitée comme tous les autres pays qui ont demandé l'adhésion. On ne peut pas faire de différence.

M. Sarkozy a désigné le parlementaire, Pierre Lellouche, pour mener une mission sur les relations franco-turques. Que pouvez-vous nous dire à ce sujet ?

H.H. : C'est un signe et une démarche positive du président Sarkozy parce que M. Lellouche est apprécié des Turcs et est favorable à l'entrée de la Turquie dans l'UE. Mais il y a aussi l'Assemblée nationale et le Sénat, qui ont leurs groupes d'amitiés avec l'Assemblée nationale de Turquie.

Que pensez-vous du journal « Aujourd'hui la Turquie » ?

Beaucoup de bien, je le connais depuis sa parution et je le lis régulièrement. J'apprécie son contenu rédactionnel et d'ailleurs, très souvent, je conseille la lecture de ses articles à mes collègues sénateurs. C'est une très bonne initiative qu'il faut encourager à plusieurs titres, d'abord la francophonie, car c'est l'unique journal français en Turquie et puis pour le rôle positif qu'il joue dans l'amélioration des relations franco-turques en nous rappelant l'historique, l'importance et l'enjeu de ces relations.

Propos recueillis par Hüseyin Latif et Ilker Birkan

La Turquie et l'UE : où en est-on ?



*Mireille Sadège

Depuis les élections, on n'entend plus tellement parler du duo Turquie-UE et pourtant, ce n'est pas pour autant que s'applique le proverbe « pas de nouvelle, bonne nouvelle ». Lors d'une conférence organisée par le comité France-Turquie le 16 mai, Cengiz Aktar, spécialiste des relations européennes, adoptait une position pessimiste en déclarant que le magnifique élan réformistes des années 2002 à 2004 s'était essoufflé en raison d'une absence de perspective claire de la part de l'UE et qu'un processus sans date butoir et des déclarations comme « quels que soient les efforts que vous allez consentir, vous ne deviendrez pas membre de l'UE » ont fini par détruire l'enthousiasme et la motivation des Turcs, même de ceux qui sont proeuropéens. Alors, pour l'opinion, l'objectif de l'UE n'est pas d'intégrer la Turquie mais plutôt de la diviser, d'où le blocage actuel que vit le pays, le rythme de l'adoption des réformes qui s'est considérablement réduit – pour ne pas dire suspendu – et les mouvements nationalistes qui reviennent en force.

Est-il nécessaire de rappeler que l'UE est une construction unique au monde, notamment parce qu'elle porte des valeurs comme la liberté, la paix et la justice ? Ses élargissements ont eu pour objectif d'étendre ces valeurs dans son voisinage immédiat et le projet européen a été caractérisé à ce jour par un esprit d'ouverture vers le monde. Mais alors, comment expliquer aujourd'hui ce repli de l'UE sur elle-même et sa volonté de fermeture ? N'y a-t-il pas un paradoxe entre les finalités de la construction européenne et la décision de fermeture de ses frontières ? L'UE peut-elle refuser d'étendre les valeurs de paix, de démocratie et de droit ?

Pour Jean Ferry, autre participant à la conférence, « le phénomène de repli ou de rejet auquel nous assistons et qui touche l'Europe des politiques et des intellectuels est un changement d'orientation en ce qui concerne le sens de l'UE ; ainsi, l'Union cesse d'être un espace de valeurs comme la liberté, la sécurité et la justice pour devenir un territoire ». Saluons en tout cas les efforts diplomatiques qui se poursuivent, aussi bien en France qu'en Turquie, malgré le contexte tendu des relations franco-turques. Dans ce cadre, les conseillers commerciaux de l'ambassade de Turquie à Paris multiplient les initiatives afin

de faire se rencontrer les acteurs politiques et économiques.

J'aimerais parler aussi de la rencontre entre les ministres de l'Économie des deux pays, Mme Christine Lagarde et M. Kürşat Tüzmen fin mars, au cours de laquelle M. Tüzmen a souligné pour Aujourd'hui la Turquie l'importance de la France en tant que partenaire économique de la Turquie et le souhait que son pays cesse d'être un instrument de la politique interne en France. Il a poursuivi : « La France dispose de la meilleure technologie nucléaire et nous souhaitons faire profiter notre pays de ce savoir-faire technologique mais, pour cela, les relations entre les deux pays doivent s'améliorer car nous avons du mal à expliquer à notre peuple la position de la France à l'égard de la Turquie. »

Au cours de la soirée du 22 mai, organisée par l'Ambassade de Turquie à Paris et dont l'invité d'honneur était le président de l'agence « Invest in Turkey », j'ai retrouvé M. Alpaslan Korkmaz, déjà venu à Paris en juin 2007 pour une première conférence. Depuis, nous nous sommes revus à plusieurs reprises lors de réunions et j'ai profité de l'occasion pour lui poser quelques questions concernant tout d'abord un premier bilan

de l'activité de l'Agence, auxquelles il a répondu : « Cela fait aujourd'hui un an et demi que l'Agence a été créée et tout se passe bien. Nous avons formé une équipe sur place en Turquie ainsi qu'un réseau international et nous avons établi une campagne de communication internationale et les premiers résultats sont au rendez-vous, comme Areva qui a annoncé un nouvel investissement de 60 millions d'euros et de 600 emplois en Turquie. À ma question : « Qu'est-ce qui a été le plus difficile ? » sa réponse a été : « je préfère parler de défis à relever comme la détermination des axes stratégiques, ce qui consiste à faire de la Turquie un pays offreur de services et de produits à haute valeur ajoutée ». Quand je lui ai demandé : « Qu'est-ce qui a été le plus positif dans la création de cette Agence ? Sa réponse a été : le message que l'on arrive à faire passer au monde selon lequel la Turquie est un pays hospitalier, notamment en termes d'économie. Depuis 4 ans, il existe une vraie entité étatique réceptrice en Turquie pour les investisseurs, un soutien fort avant, pendant et après les investissements, ce qui est une chose très importante et très positive ».

*Mireille Sadège, journaliste, Docteur en histoire des relations internationales

La politique énergétique de la Turquie et l'importance du nucléaire



*Sohbet Karbuz

À mon avis, une telle politique n'existe pas. Des plans quinquennaux sont réalisés, votés et approuvés à la majorité des voix. Il existe un texte de 28 pages soit sur le site du ministère des Affaires étrangères soit sur celui du ministère de l'Énergie intitulé « La Politique énergétique de la Turquie ». Seulement à 80 %, ce rapport montre comment la Turquie pourrait être le corridor énergétique de l'Europe. Il ne s'agit nullement d'une politique énergétique à longue échéance. Nous sommes à présent totalement dépendants de l'étranger dans les domaines du pétrole et du gaz. Au lieu de chercher la meilleure solution pour nous, nous nous demandons comment fournir plus facilement de l'énergie à l'Europe. Après le démantèlement de l'URSS, la Turquie a fait une grande erreur : au lieu de se tourner vers le Kazakhstan, l'Azerbaïdjan et le Turkménistan, elle s'est concentrée sur l'UE. Mais au lieu de le faire sur les plans politique et économique, elle a cherché à assurer la sécurité énergétique de l'UE. Alors que nous servons de corridor, que fait l'Europe ? Rappelons le projet de Nabucco devant apporter le gaz de la mer Caspienne jusqu'en Autriche via la Turquie. Les négociations ont duré des années et le désintéressement des nôtres a permis à l'Europe de faire pression sur le Turkménistan pour qu'une ligne soit construite sur la Caspienne. L'UE ne voyant pas d'autre solution a signé

un traité avec la Russie et l'Italie, un traité dit Courant Sud, pouvant être une alternative à Nabucco. Pour ces raisons et les problèmes concernant le partage de la mer Caspienne par les pays qui l'entourent, le gaz turkmène ne peut pas venir en Turquie. L'Iran a lui aussi cessé d'approvisionner la Turquie en gaz. Voyant que le gaz turkmène n'était pas destiné à l'Europe, Hilmi Güler s'est rendu en Iran une semaine avant les élections et a signé un pré-contrat : 30 milliards de mètres cubes de gaz seront acheminés par la ligne Nabucco via l'Iran vers la Turquie et l'Europe. Nous savons que les États-Unis font tout pour ne pas laisser faire des affaires en Iran, comme l'UE. Or, la France possédait des contrats avec Total en Iran et est restée un peu en retrait.

L'avenir est en Asie et la région de la Caspienne est très importante. Novembre dernier, les pays qui entourent la Caspienne se sont de nouveau réunis pour définir la manière dont ils devaient partager la région. Une décision n'a pas pu être obtenue mais deux articles ont été ajoutés, concernant une attaque dirigée vers la région de la Caspienne ou un pays riverain. En cas d'attaque contre un ou plusieurs pays de la région Caspienne, les autres pays de la région n'aideront pas l'assaillant. Le deuxième article prévoit que les recherches nucléaires de l'Iran à des fins civiles seront soutenues par les pays qui entourent la Caspienne. Que fait l'Iran ? Il se met ainsi à l'abri, comme la Russie. La coopération économique entre ces pays se développe et la Caspienne sert de berceau

à une future organisation de coopération économique. Par ailleurs, un autre article prévoit qu'un bateau battant pavillon d'un pays étranger à la Caspienne ne puisse pas y naviguer. Cela signifie que les États-Unis ne pourront pas ouvrir de base en Azerbaïdjan. Ce sont des investissements politiques. La Turquie peut-elle rester indifférente ou à l'écart à ces événements ? Quelle est l'attitude de la France ? Nicolas Sarkozy dit : « Il y a certaines choses qui sont importantes pour la stratégie du pays et il n'est pas question que ces dernières soient privatisées. » L'une d'entre elles est l'énergie. Il s'agit là d'une tendance mondiale qui consiste à protéger les secteurs stratégiques d'un pays.

Il est obligatoire que la Turquie fasse son passage au nucléaire. 80 % de l'énergie de la France sont assurés par l'énergie nucléaire. Il existe 110 centrales nucléaires aux États-Unis, 20 au Canada et 30 en Allemagne. Pourquoi devons-nous passer à l'énergie nucléaire ? Parce que la demande d'énergie augmente continuellement de 10 %. Nous sommes dépendants du gaz naturel. La solution pour l'avenir, c'est la technologie : je n'accueille guère positivement les énergies renouvelables – solaire ou éolienne – qui ne sont une solution que sur le plan local et n'entrent pas dans une stratégie à long terme. En important la meilleure technologie, en coopérant avec la France, l'énergie nucléaire peut être installée en Turquie. Certes, il y a un risque mais rien ne peut remplacer l'énergie nucléaire. Il y a une différence entre marcher et se déplacer en voiture et,

de même, la Turquie ne peut plus vivre en l'absence d'énergie nucléaire. Il existe deux choses dont dépend l'avenir du monde : maîtriser l'hydrogène et le nucléaire. Le monde n'a pas d'autre issue à longue échéance. Des recherches concernant l'hydrogène sont menées en France et dans le monde. Les forces aériennes des États-Unis se penchent sur la production de carburant synthétique. Déjà essayé sur les bombardiers B-52, il est testé sur des avions-cargos. Qu'en pense la Turquie ? Donnons pour l'instant le feu vert aux énergies renouvelables. Il ne saurait être question d'indépendance énergétique mais nous devrions assurer notre propre production et des lois réglementant les dépenses énergétiques devraient être votées. Par exemple, n'importe qui ne devrait pas pouvoir construire une maison selon ses caprices, sans respecter les règles d'isolation. Aucun pays ne consomme autant d'énergie que nous. Des limitations de vitesse ont été apportées en France et en Allemagne en ville et sur les autoroutes, permettant une diminution de la consommation d'essence. Nous devrions en faire autant.

Désormais, la notion de sécurité énergétique a évolué et ne correspond plus à celle de sécurité énergétique classique. Par exemple, l'année dernière, l'OTAN a décidé qu'une attaque contre la sécurité énergétique d'un de ses pays membres entraînerait le recours à l'article cinq de sa Charte. Autrement dit, cela obligerait les autres alliés à lui venir en aide.

* Dr. Sohbet Karbuz,
Observatoire Méditerranéen de l'Énergie

Dole

La Passion du Fruit au service de la Communauté

everfresh

www.everfresh.com.tr

Liban : les raisons d'une aussi longue instabilité



*Haydar Çakmak

Le Liban, qui a obtenu son indépendance de la France en 1941, n'a jamais pu trouver de stabilité. Les raisons principales proviennent de la structure religieuse et communautaire du Liban, de la création d'Israël en 1948, de la guerre israélo-palestinienne et du déséquilibre des pouvoirs au Liban causé par les réfugiés palestiniens, qui se sont aussi mêlés aux affaires intérieures de ce pays. Tous ces facteurs ont été une source continue d'instabilité au Liban. En plus de ces facteurs, la République islamique d'Iran, fondée en 1979, a mené depuis une politique en vue de créer, dans la région, un pays ami et des groupes qui le soutiennent. Au Liban, à partir de 1982, l'Iran a organisé divers groupes chiites et, en 1985, il a assuré la fondation de l'organisation « Hezbollah », formée de ces petits groupes chiites, organisation dont on parle beaucoup aujourd'hui et qui est devenue une force importante au Liban. Un autre acteur important du problème libanais est la Syrie. Celle-ci allègue que le Liban a été fondé sur des terres qui lui ont été arrachées et que,

par conséquent, le Liban est une partie naturelle de la Grande Syrie. La Syrie n'hésite donc pas à se mêler des affaires intérieures du Liban à chaque occasion.

Depuis sa fondation, le Liban est gouverné selon des principes religieux et communautaires. Le président de la République est chrétien, le Premier ministre est sunnite et le président du Parlement est chiite. De nos jours, la composition démographique et l'équilibre des pouvoirs sont déstabilisés et, désormais, la population chrétienne n'est plus proportionnelle au pouvoir. De nombreux Libanais chrétiens ont émigré vers d'autres pays, principalement vers les pays occidentaux. Les Libanais chrétiens ont toujours joui d'une situation privilégiée dans le pays, la raison en est qu'ils ont reçu une bonne éducation et ont été soutenus par les pays occidentaux : au Liban, les professions et les secteurs importants tels que le commerce, la vie intellectuelle, la presse, les universités et le monde des arts ont généralement été des domaines d'activité des Libanais chrétiens, ceux-ci étant au premier



plan. Auparavant, les Arabes musulmans, qui étaient pauvres, ne se plaignaient pas beaucoup de cette situation car ils bénéficiaient des valeurs matérielles et intellectuelles créées par ces Libanais chrétiens. De plus, la tension israélo-arabe dans la région créait aussi une responsabilité sur ces derniers, qui évitaient tout conflit intérieur. Cependant, les réfugiés palestiniens ont renforcé le nationalisme arabe et les sunnites du Liban ont semé les graines de la discorde. Étant armés et éduqués, les Palestiniens ont déterminé la politique intérieure du Liban et ont mené des activités militaires à l'encontre d'Israël. Au Liban, la lutte entre les chrétiens et les musulmans s'est transformée en 1975 en une guerre civile qui a pris fin en 1991, avec l'intervention de pays arabes, dont principalement l'Arabie saoudite et l'Égypte. Comme on le sait, durant cette guerre civile, Israël a attaqué le Liban pour mettre fin aux attaques des Palestiniens et a occupé le Sud du pays. Une force de paix internationale formée de militaires américains, français et italiens a été installée au Liban mais ceux-ci

ont subi de nombreuses pertes au cours de multiples agressions. En 1982, les militaires étrangers ont quitté le Liban et, lorsque les Palestiniens ont accepté de quitter le pays avec l'aide des pays arabes, les Israéliens en sont également partis en 1985. Là-dessus, la guerre civile a repris au Liban, pour se terminer en 1991, comme nous l'avons vu. Après cette guerre civile où près de 150 000 Libanais ont perdu la vie, les blessures ont été soignées et le pays, qui était détruit, fut reconstruit. Le 12 juillet 2006, à peine 15 ans plus tard, Israël, dérangé par les interventions du Hezbollah, a de nouveau attaqué le Liban, causant de grands dégâts dans le Sud du pays puis les Israéliens se sont retirés sous la pression internationale. En mai 2008, le Liban est à nouveau arrivé au seuil d'une guerre civile dont les acteurs sont, comme indiqué ci-dessus, les communautés et groupes religieux du Liban, ainsi que l'Iran et la Syrie. Grâce au soutien de ces deux pays, le Hezbollah tient désormais une forte position, il est en passe de changer les équilibres au Liban. Si ce n'est durant cette crise-ci, ce sera à la prochaine crise, si aucune mesure n'est prise, bien sûr.

*Prof. Dr. Haydar Çakmak
Université de Gazi

Directeur du Département des Relations Internationales

La cible principale est-elle la politique extérieure turque ?



*Mehmet Seyfettin Erol

Chaque fois que la Turquie agit seule, qu'elle veut entreprendre quelque chose en dehors de ses frontières, on lui dit : « Reste où tu es ! » En d'autres termes, chaque fois qu'Ankara dit « Je suis là ! » qu'elle développe ses propres projets nationaux et indépendants et qu'elle trace sa feuille de route, elle se retrouve face à la réaction « N'oublie pas tes limites, sans quoi on te les fera savoir ».

Il semble que « l'esprit » qui a empêché Adnan Menderes de prendre la route de Moscou alors qu'il essayait de faire entrer l'URSS dans la politique extérieure turque comme facteur d'équilibre pour une politique extérieure turque indépendante des États-Unis, et qui l'a envoyé à la potence, l'esprit qui a envoyé Turgut Özal, architecte du projet du monde turco-islamique, au cimetière, après une visite dans le monde turcophone, soit à nouveau à l'œuvre. Et c'est pour cela que la Turquie n'arrive pas à se débarrasser des disputes de politique intérieure insignifiantes. Les ambitions personnelles sont encore une fois dépendantes de leurs maîtres de l'étranger. Par conséquent, il n'est pas exact de considérer qu'en Turquie le procès en dissolution de l'AKP soit simplement la dissolution d'un parti ou un combat pour la démocratie. Ce processus est en rapport direct avec le cours de la politique étrangère turque : dans un sens, on cherche à étouffer la politique extérieure turque qui suit, depuis quelque temps, un cours plus national et plus indépendant.

En effet, dans une période où les questions sur la dissolution ou la non-dissolution de l'AKP atteignent un point culminant, notre dignité, nos objectifs et nos attentes en po-

litique extérieure « touchent quasiment le fond ». Comment ne sombreraient-ils pas ? De « A » à « Z », tous les responsables du sommet de l'État sont quasiment déclarés « ennemis du régime ». Ce qui est tout aussi grave, c'est l'image, donnée à l'étranger, d'un « règlement de comptes » au sein de l'État, à Ankara. Dans quelle mesure cette image convient-elle aux intérêts de la Turquie ? Et quel pays pourrait, dans une telle période, chercher à entreprendre en Turquie des démarches à moyen et à long termes, à développer des projets communs ? Plus important encore : comment une Turquie qui vit à l'intérieur un problème de stabilité pourrait-elle promettre cette stabilité et la paix au monde turco-islamique ? Et une telle Turquie, dans quelle mesure peut-elle être acceptée comme candidate à la puissance régionale ou mondiale ?

Comme on le verra ci-dessous, à travers ce nouveau processus, on veut clairement saboter le projet de profondeur stratégique que la Turquie mène, à commencer par son entourage proche et, dans ce cadre, la volonté nationale, indépendante qui commence à prendre forme, à Ankara. Ici, l'AKP n'est que la face visible de l'iceberg ; le vrai objectif, c'est la partie qui reste dans les profondeurs, ou en d'autres termes : « la nouvelle Ankara ».

Par conséquent, il n'est pas surprenant de vivre tous ces développements, mais il semble cette fois que c'est l'obstination qui entre en jeu. Ou la Turquie dira « C'est fini », ou elle dira « On continue ».

Il ne fait aucun doute que le choix du moment pour lancer le procès en dissolution est assez intéressant. Pour être franc, la nouvelle démarche qu'Ankara a entamée dans sa région proche, dans le cadre de la politique « voisinage à zéro problème » et les pas qu'elle a faits dans cette perspective,

semblent avoir dérangé un certain nombre de capitales. C'est ainsi qu'on pourrait expliquer les diverses démarches qu'elles continuent d'entreprendre.

Alors, pour comprendre cette dernière démarche et son objectif réel, il faut attirer l'attention sur le timing. Le procès en dissolution, dont il est question, est très intéressant :

1. Les relations turco-américaines commencent à se détériorer encore une fois ;
2. Avec son opération Güneş, la Turquie a surpris les États-Unis ;
3. Le coup qu'ont encore reçu les proaméricains de Turquie ;
4. Le sommet atteint par la solidarité civil-militaire (gouvernement et état-major) et dans cette perspective, l'adoption et l'application du concept d'un leadership collectif et fort ;
5. Le refus des requêtes américaines par Ankara, prête à envisager tous les risques (envoi de troupes en Afghanistan, support pour une opération contre l'Iran, installation en Turquie de systèmes antibalistiques contre la Russie et l'Iran et évacuation des troupes américaines d'Irak à travers le territoire turc) ;
6. Le voyage de Talabani en Turquie, l'inscription à l'ordre du jour d'une éventuelle visite de Barzani à Ankara et les efforts faits dans ce cadre pour assurer une unité turco-kurde ;
7. Dans ce cadre, la décision prise par la Turquie, en politique intérieure et extérieure, de faire des démarches plus radicales, dont notamment le « paquet kurde » ;
8. Un début de réception de signaux concrets sur le commencement d'une période nouvelle entre la Turquie, l'Irak et l'Iran ;
9. La sévère critique exprimée par Ankara à Israël sur la question de la Palestine ;
10. L'émergence relative du leadership de la

Turquie dans le monde turco-islamique et, dernièrement, les décisions prises dans le cadre de l'OCI en vue de réaliser des projets très divers avec le monde islamique ;

11. Le lancement des projets concrets dans le cadre du Projet de l'Union turque ;
12. L'UE devenue un intermédiaire au lieu d'un objectif en politique extérieure ;
13. La décision prise par la Turquie de passer au nucléaire et le lancement des travaux dans ce domaine ;
14. Les pas actifs de la Turquie dans sa lutte contre le terrorisme et le fait qu'elle ait commencé à en finir avec le terrorisme du PKK ;
15. Clairement, ce procès « coïncide » avec une période où Ankara mène une politique nationale et indépendante dans sa propre géographie historique, dans ses profondeurs stratégiques !...

Comme on peut le voir, la Turquie se trouve une nouvelle fois face à « un jeu », connu mais « nouveau », qu'elle a déjà rencontré maintes fois dans son histoire. Le vrai objectif de ce jeu ne vise ni le parti au pouvoir ni autre chose. L'objectif est directement la Turquie, force nationale, indépendante et candidate à devenir une puissance mondiale et, par conséquent, « la nouvelle Ankara ». L'objectif est de faire obstacle à Ankara et de la rattacher aux ports de capitales bien précises. L'objectif est de semer la zizanie entre le peuple et l'État comme c'était déjà le cas auparavant. L'objectif, c'est de faire perdre du temps et de la force à la Turquie. Mais en vain, la Turquie et la nation turque sauront dépasser cela aussi. L'important, ce doit être de sauvegarder jusqu'au bout notre unité nationale et notre confiance en nous-mêmes, le reste n'est que « détails ».

*Mehmet Seyfettin Erol, maître de conférence
Département des relations internationales
de l'Université de Gazi

Le groupe français leader européen dans... (Suite de la page 1)

celui d'Istanbul, avec deux hôtels chacun, Ibis et Novotel. Nous préparons actuellement d'autres projets d'hôtels, deux à Ankara, deux à Izmir, deux à Bursa et trois à Istanbul.

Quels sont vos liens avec la société Akfen ?

Nous avons un accord avec cette société, qui est un partenaire stratégique ; jusqu'en 2010, toutes nos activités se font en commun : Akfen construit les hôtels et en devient le propriétaire, tandis qu'Accor se charge de la gestion et loue les établissements pour une durée de 25 ans.

Vous avez plusieurs marques d'hôtels, à quoi cela correspond-il ?

La société Accor regroupe dix marques différentes, elle gère différentes entreprises. Accor avait racheté, avant 2005, tous les établissements que possédait la Compagnie des wagons-lits. Nos hôtels n'ont pas d'étoiles, ce sont des marques qui correspondent chacune à des prix et des qualités différentes, allant d'Étap Hôtel à Sofitel. Nous possédons dix marques différentes, réparties dans 140 pays, avec 4200 établissements et 178 000 salariés. Les hôtels Ibis représentent le concept qui marche le

mieux, en termes de rapport qualité-prix, ils n'ont pas de concurrent. Nous proposons un service de qualité au plus bas prix pour des hommes d'affaires ou pour des touristes et l'emplacement géographique de nos hôtels offre toujours de grands avantages, que ce soit pour les touristes ou les travailleurs en déplacement. Nos prix sont indiqués avec une grande visibilité dans les établissements, comme dans les stations-service. Nous ajustons les prix selon les jours de la semaine et ce prix est le même pour tous. Nos hôtels d'Istanbul sont situés à Zeytinburnu, qui est un quartier en reconstruction. Nous sommes très bien placés géographiquement, nous sommes près du centre-ville et aussi de l'aéroport Atatürk. D'ailleurs, nous proposons gratuitement une navette entre l'aéroport et l'hôtel, toutes les heures, et entre l'hôtel et Taksim via Sultanahmet quatre fois par jour.

Mais Accor, ce ne sont pas que des hôtels, il y a aussi Accor Services, qui propose les tickets-restaurant pour les salariés des entreprises. En Turquie, c'est Gilles Coccoli qui est à sa tête depuis un peu plus de six mois.

Lors de la journée mondiale de la Terre, le 22 avril, vous avez organisé un événement écologique. En quoi cela consistait-il ?

Avec la fondation Tema, nous nous sommes fixés pour objectif de faire prendre conscience aux gens des problèmes environnementaux. Nous avons voulu planter le dix millième arbre ce jour-là. L'important n'était pas en elle-même la



plantation de l'arbre ce jour précis, mais tout le travail que l'on a mené pendant sept mois pour informer notre clientèle – mais aussi le personnel – des concernant l'environnement. Notre promesse était de planter un arbre pour chacun de nos clients, afin que les gens prennent conscience des problèmes environnementaux. Cependant, comme l'exprime si bien la formule française, le « développement durable » doit durer dans le temps, ce projet ne doit pas s'arrêter ici mais continuer.

Accor attache donc beaucoup d'importance aux problèmes liés à l'écologie, ce qui est très honorable. En ce qui concerne les problèmes économiques en Turquie, qu'en pensez-vous ?

La Turquie n'est évidemment pas à l'abri d'une crise économique qui s'avère mondiale. Mais le groupe Accor sera moins touché par une crise économique que par des crises politiques. En effet, les erreurs politiques ou le terrorisme peuvent nous poser problème mais, économiquement, la Turquie est un pays puissant et, même s'il y a un ralentissement de la croissance, nos hôtels continueront à être gérés normalement.

Propos recueillis par Hüseyin Latif et İnci Kara

Le verre à taille fine (Suite de la page 1)

Ertuğrul Özkök est le directeur de la publication du quotidien Hürriyet depuis 1990. C'est un journaliste, un sociologue et un écrivain, qui s'est trouvé à la tête du quotidien numéro un de Turquie sous des gouvernements divers, à parti unique ou à partis multiples, durant des périodes de crises économiques et politiques. Il est aussi connu pour son iPod, les vins qu'il déguste et ses vacances dont il parle, sans réserve, dans ses articles du dimanche. Il y a quelque temps, il a mis en vente son album intitulé « Arta Kalan Zamanda » (Dans le temps restant) qui réunit ses arias préférés, et durant six semaines, l'album est resté en tête de liste des CD les plus vendus.

Presque tous les jours, je lis ses articles avec avidité. Voici ce que j'avais écrit dans la thèse de doctorat que j'ai soutenue en 2001 : « Dans Hürriyet, les journalistes comme Oktay Ekşi, (il est l'un des doyens des éditorialistes actuels de la presse turque) et le directeur de la publication de ce journal, Ertuğrul Özkök, tracent la politique journalistique de l'État turc. Pour les personnes d'un certain âge (50-60 ans), Hürriyet peut tout prévoir et orienter la politique de l'État comme il veut. »

On peut considérer comme normal qu'un journaliste qui écrit tous les jours un commentaire politique dans un journal, écrive une fois par semaine sur les endroits qu'il a visités, les menus qu'il a goûtés et les vins qu'il a bus.

Bref, Ertuğrul Özkök est investi d'une mission difficile. Récemment, à l'occasion du cent vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'Université des Beaux-Arts Mimar Sinan, nous avons parlé longuement avec cet écrivain francophone de valeur qui suit de près notre journal.

La différence entre Ertuğrul Özkök et moi, c'est que son journal est un quotidien alors que la publication internationale Aujourd'hui la Turquie est un mensuel et que je ne peux écrire qu'un article par mois.

Je dois ainsi attendre un mois pour pouvoir commenter une actualité très chargée, qui évolue rapidement. Je peux notamment affirmer, en fonction des enquêtes menées, que le fait d'être l'auteur le plus lu du journal me donne une responsabilité supplémentaire, en dehors de celle d'être le directeur de la publication d'un

journal international. Heureusement, nous avons au journal une équipe particulièrement compétente qui, grâce à ses articles, commentaires et analyses arrive à couvrir l'actualité turque et internationale et faire des projections à long terme, dans une plus vaste perspective.

Pendant que, d'une part, le procès relatif à la dissolution de l'AK Parti continue devant la Cour constitutionnelle et que, d'autre part, le jugement du procès en annulation lancé par le CHP contre l'amendement constitutionnel relatif au foulard islamique n'est pas encore prononcé, je vais, dans ce numéro que vous avez en main, écrire au sujet des verres à taille fine, les verres à thé classiques turc. Ces verres sont appelés « Ajda » en référence à la chanteuse turque Ajda Pekkan qui, en 1965, remporta le concours de la « Vénus moderne » avec les mensurations 99 - 63 - 101. Chez Hacı Bekir, où je me rends fréquemment, j'ai récemment dit au serveur que je n'appréciais pas du tout les nouveaux verres à thé qui sont deux fois plus grands que les verres à thé classiques. Le serveur m'a alors indiqué de manière très courtoise que « suite aux contestations des clients sur la hausse des prix », on avait résolu le problème « en agrandissant la taille des verres ».

Quand je bois du thé dans ces verres, j'ai l'impression de boire dans un pichet. Ceux-là sont la version géante des anciens verres à thé à taille fine classiques. C'est comme le maïs génétiquement modifié : ces verres ont peut-être encore la taille fine, mais leur diamètre est vraiment gros ! Comme dans le cas du maïs OGM, les qualités initiales de ces verres ont été sacrifiées sur l'autel des impératifs économiques.

Voici l'été qui arrive. En Turquie, c'est la saison du soleil, de la mer et des sorbets. Il peut être reposant de boire quelques gorgées d'un bon vin en admirant le coucher du Soleil, dans la fraîcheur du soir. Et cette année, notre journal va rester avec ses lecteurs, sans la coupure du mois d'août pour les vacances.

Pour finir, courant mai, lors d'un voyage à Ankara, j'ai été reçu par le secrétaire général du Conseil National de Sécurité, S.E. Tahsin Burcuoğlu pour m'entretenir longuement avec lui de notre journal.

**Dr Hüseyin Latif,
Directeur de la publication*



**Place à la jeunesse
sur TV5MONDE**

Dessins animés, magazines découverte, séries... :
les meilleurs programmes pour les jeunes.

Tous les week-end de 9h30 à 12h00

Retrouvez tous les programmes de
TV5MONDE sur www.tv5.org



TV5MONDE

Les acteurs mondiaux insatiables sur le marché de l'agriculture



*Selda Atik

Une attente négative relative à la croissance des économies mondiales pour l'année 2008 a été écrite et affirmée à plusieurs reprises. Je crois que l'expression « On sait dès maintenant ce qui va arriver demain » utilisée en Turc est une expression qui convient parfaitement à cette situation. La récession des liquidités qui est apparue dans l'économie américaine dans le dernier trimestre de 2007 est montrée du doigt à cet égard. Globalisation oblige, nous savons désormais que si ce marché géant vit des problèmes, nous en serons influencés. Toutefois, ce qui est incompréhensible, c'est la hausse vertigineuse des prix des produits agricoles. Autrement dit, la flambée sur les marchés des produits agricoles depuis le début de 2008 n'est pas due à des prix déterminés à partir des conditions de l'offre et de la demande du marché. En fait, les mauvaises conditions météorologiques ou les habitudes de consommation qui varient dans le monde ne suffisent pas à expliquer les augmentations des prix des produits en question.

Selon les données de la Banque mondiale, les prix du riz ont augmenté sur les marchés internationaux de 70 % tandis que les prix du blé ont augmenté de 130 % en 2007. Bref, la hausse survenue pour ces deux produits alimentaires de base a entraîné une augmenta-

tion en moyenne de 83 % sur tous les marchés agricoles.

Comme je viens de le préciser, ces hausses de prix très élevées ne peuvent être liées aux conditions de l'offre et de la demande. La récession de liquidités vécue aux États-Unis et les efforts de la FED destinés à animer le marché tout en faisant baisser continuellement les intérêts ont causé d'importantes pertes aux spéculateurs sur les marchés financiers. Lorsque ces acteurs insatiables du marché à la recherche de placements surs ont tourné les yeux sur les marchés des produits agricoles, ils ont conclu des contrats sur ces produits dans l'espoir de faire encore plus de bénéfices. Tous ces facteurs ont été l'avant-garde de la hausse des prix alimentaires dans la dernière période et le retour de la stabilité dans les prochains mois pourrait conduire à ce que ces acteurs se retirent des marchés agricoles, ce qui pourrait amener une baisse des prix mais à l'heure actuelle, il est difficile de savoir quand cela peut se réaliser. Les habitudes de consommation alimentaire, qui varient selon le revenu des marchés en croissance tels que la Chine et l'Inde ou l'utilisation des surfaces agricoles pour les biocarburants, paraissent être des raisons plus secondaires.



Rappelons que l'agriculture est le seul secteur indispensable à la population mondiale, d'où sa grande importance. Néanmoins, y compris la Turquie, tous les marchés en voie de développement ont négligé le secteur agricole dans leur course à l'industrialisation. Or l'intervention de l'État sur le marché agricole s'applique dans les pays pratiquant l'économie libérale, notamment aux États-Unis depuis les années 1930, c'est-à-dire depuis la grande crise. Résultat de cette politique : 40 % du marché mondial de l'agriculture est entre les mains des États-Unis.

Le secteur de l'agriculture a perdu son attrait dans les économies en voie de développement ou peu développées en raison d'une baisse du soutien de l'État et la baisse des coûts des importations a conduit à une réduction des surfaces agricoles, ce qui a fait sérieusement chuter la production. Or, dans les économies développées, la puissance de la concurrence a été accrue grâce à la génétique alimentaire, aux technologies utilisées dans la production et à des soutiens étatiques avoisinant les 40 % du budget, tandis que les surplus de production s'exportaient à bas prix à destination des pays en voie de développement et cette situation a créé des pays dépendants des importations agricoles.

Donnons quelques exemples concernant la Turquie : si l'on considère que le niveau de l'inflation est en moyenne de 10 % ces dernières années, les hausses de prix dans les importations agricoles ont été de l'ordre de 27 %. Alors que le soutien de l'État à l'agriculture avoisine 40 % du budget dans les économies développées (surtout les pays de l'UE), ce taux n'est que de 2,5 % en Turquie.

Selon le rapport des Nations unies, chaque jour entre 25 000 et 30 000 personnes meurent de la famine et 850 millions de personnes dans le monde ont faim. Il est évident qu'avec les derniers développements, ce taux va augmenter de plus en plus et l'Occident va continuer à verser des larmes de crocodile.

Concernant notre pays, j'avais écrit, au début de 2007, un article concernant les mesures à prendre dans le secteur agricole. Nous les économistes, nous sommes également appelés « scientifiques tristes » dans la littérature mondiale car nous sommes chargés d'avertir pour faire des choix et d'exprimer les problèmes pouvant apparaître si ces choix ne sont pas faits. Si les mesures qu'il fallait adopter pour faire face à la dépendance extérieure du point de vue agricole n'avaient pas été négligées, nous aurions pu échapper plus facilement à la récession actuelle.

*Dr. Selda Atik, chercheur à l'Université de Başkent

La crise se propage ; où en est la Turquie ?



*Doğan Bozdoğan

Le secteur financier, d'abord aux États-Unis, ensuite au Royaume-Uni puis en France et dernièrement en Suisse, subit des pertes historiques. Actuellement, il existe un débat assez intéressant parmi les économistes, sur la portée et l'importance de cette crise qui prend sa source dans le marché immobilier à haut risque « subprimes » aux États Unis. Elle est qualifiée par certains comme la crise financière la plus importante depuis la Deuxième Guerre mondiale, et par d'autres depuis la crise de 1929. Même si elle résulte de causes différentes, la crise actuelle, comme celle de 1929, risque de provoquer une récession américaine très importante. De plus, en raison du niveau d'intégration dans l'économie mondiale, ce risque de récession et de quasi-démantèlement des marchés financiers se propage dans le monde entier. C'est pourquoi, la crise va influencer aussi l'économie turque, mais peut-être avec une portée différente de celles des pays occidentaux. Mais avant de citer les effets potentiels de la crise sur l'économie turque, il faut brièvement détailler ses caractéristiques très particulières. D'abord, la crise mondiale actuelle prend sa source dans la réalisation du haut risque du marché des subprimes américain et, d'une façon ou une autre, le partage de ce risque par d'autres institutions financières davantage occidentales avec une ambition de profits élevés. En ce sens, le problème se trouve plutôt dans les secteurs financiers des pays développés, créanciers, mais pas dans ceux des pays en développement. Deuxièmement, il est capital de souligner que cette crise ne provient pas d'un manque de liquidités mais au contraire

d'un excès de liquidités mondiales, placées sans soin par des institutions financières sur des actifs à très haut risque. Donc des interventions des banques centrales occidentales en diminuant le taux d'intérêt de refinancement n'ont guère de logique car il n'existe pas de pénurie de liquidités sur les marchés. Les banques centrales se sont alors lancées à sauver les institutions financières au bord de la faillite pour sauver le système financier occidental à court terme, au risque de créer un aléa moral sur le long terme. Troisièmement, et de façon capitale, le système de mesure du risque mondial dans le secteur financier ne montre pas la réalité et ne sert donc quasiment à rien. La compréhension de ce dernier phénomène et la réaction à celui-ci par des investisseurs orienteront le futur des marchés financiers ; soit l'appétit de risque des investisseurs diminuera considérablement ce qui empêcherait la fin des années glorieuses du monde de la finance, qui durent depuis plus de vingt ans et les liquidités mondiales trouveront alors un autre marché à investir ; soit on rétablira l'ordre à tout prix et on redéfinira le concept de risque. Cependant, il semble qu'une solution entre ces deux extrêmes pourra être trouvée, ce qui fera souffrir l'économie mondiale pour quelques années.

En ce qui concerne ses caractéristiques, cette crise actuelle ressemble beaucoup à la crise financière turque de 2001, provenant d'une prise de risque incontrôlée par des banques et leur « crash » par le changement du régime de change. Heureusement, depuis cette crise, le système bancaire turc a été réorganisé de façon stricte et efficace et on a nettoyé les banques en difficulté à un prix relativement élevé. Aujourd'hui, le système bancaire turc est strictement réglementé et est assez bien consolidé. C'est pourquoi il ne paraît pas y

avoir de risque de démantèlement dans le système financier turc comme ce fut le cas dans des pays de l'Europe et de l'Amérique du Nord. Cependant, l'économie turque, qui est assez intégrée dans l'économie mondiale, peut souffrir des changements mondiaux. D'abord, le ralentissement dans les économies développées va diminuer les exportations turques vers ces pays, ce qui provoquerait aussi une diminution de la croissance, qui est déjà entrée dans une phase de ralentissement en 2007 avec un taux de 4,5 %, et une diminution des importations liées aux exportations et à la croissance. Cependant, ce ralentissement des exportations vers le monde occidental peut être compensé par une orientation vers des pays exportateurs de pétrole qui s'enrichissent avec la flambée des prix pétroliers. Mais cette compensation dépend de la capacité turque de réorientation des exportations, et elle sera limitée dans la mesure de potentiels de croissance limités de ces économies. Donc il faut anticiper un ralentissement dans l'économie turque. Quant à l'intérêt des investissements étrangers pour la Turquie, il faut compter sur plusieurs scénarios, qui dépendent de la réorientation du capital mondial. Si les économies se ferment sur elles-mêmes dans une certaine mesure, la Turquie souffrira considérablement de ce phénomène. Cependant, ceci n'est pas très probable du fait que le capital mondial, qui est habitué à une rente importante depuis des années, chercherait toujours un marché pour y investir. Par contre, ce marché ne sera probablement pas celui des pays occidentaux, à la source de la crise. La Turquie, quant à elle, est un pays émergent relativement stable depuis 2001, avec un système bancaire bien réglementé. Donc si les placements mondiaux s'orientent vers des pays émergents, la Turquie en prendra sa part, ce qui rendra encore

soutenable le déficit des paiements courants, qui est à 6 % du PIB pour 2007. Sinon, on peut observer une dépréciation considérable de la livre turque (YTL), pas forcément contre le dollar américain, mais surtout face à l'euro. En ce qui concerne les investissements directs étrangers (IDE), il faut souligner que les ces derniers seront davantage préférables à travers le capital mondial que par des placements financiers, et c'est pourquoi il n'existe pas de raison importante pour que la Turquie n'attire plus IDE. Par conséquent, on peut dire que les IDE continueront en Turquie mais le secteur de l'immobilier ne sera pas le secteur profitable et préféré des investissements étrangers, ni des investissements domestiques, au moins en 2008. En résumé, il faut anticiper un ralentissement dans l'économie turque en 2008, lié au ralentissement mondial à venir. Cependant, le degré de ce ralentissement dépendra de la capacité d'adaptation de l'économie et des politiques économiques. Du côté des investissements et des placements étrangers en Turquie, on peut anticiper que les IDE se poursuivent, mais les placements étrangers dépendront du comportement du capital mondial. Si celui-ci choisit de diversifier les portefeuilles pour diviser ainsi les risques, alors la Turquie va continuer d'attirer encore des placements de portefeuilles étrangers. Si les placements étrangers ralentissent dans le monde entier, alors la Turquie subira elle aussi les conséquences de ce ralentissement et, en raison du déficit des paiements courants importants, le taux de change se dépréciera face à l'euro. Dans tous les cas, on peut dire que 2008 ne sera pas l'année du dollar américain. Pour le reste, tout dépend de la réaction du capital mondial à la crise actuelle.

*Doğan Bozdoğan étudiant à l'IEP de Paris

Un état des lieux de la situation financière en Turquie



*Durmuş Yılmaz

L'économie turque a vécu de grandes transformations entre 2002 et 2007. L'adoption du taux de change flottant, le changement de régime de la Banque centrale de la République de Turquie qui a acquis son autonomie, une politique budgétaire restrictive, les privatisations, les réformes structurelles et institutionnelles sont les principales de ces transformations. Le programme économique mis en œuvre a rapidement porté ses fruits et l'économie de la Turquie est entrée en 2002 dans une phase de croissance qui se poursuit depuis vingt-trois trimestres. Lors de cette période, le produit intérieur brut réel a suivi une croissance annuelle moyenne de 7 %. Selon le rapport « Perspectives de l'économie mondiale » publié en 2007 par le Fonds Monétaire International (FMI), la Turquie a été un des sept premiers pays pour la croissance économique parmi 76 nations développées ou en voie de développement entre 2002 et 2007. D'autre part, des mesures importantes ont été prises pour lutter contre l'inflation : alors qu'elle était de 68,5 % en 2001, l'inflation a régressé à 8,4 % à la fin de l'année 2007.

Au milieu du mois de juillet 2007, les marchés financiers mondiaux ont vécu une grande fluctuation suite aux changements survenus dans la perception des risques. Les indices actuels informent que l'étendue de cette fluctuation est beaucoup plus grande que celle vécue en 2006.

Lorsque la Banque centrale a établi la perspective d'une politique monétaire et d'inflation à moyen terme, elle a pris pour

point de départ un plan selon lequel le ralentissement des activités économiques des pays développés se fait en douceur, et où la Turquie ne devrait pas connaître de choc de liquidités important au sujet des investissements sur les marchés. Cependant, la probabilité d'un ralentissement brusque de l'économie mondiale constitue un risque pour l'économie turque à court terme concernant les investissements et les taux de change dans une conjoncture où l'évaluation des risques est encore difficile.

Les données économiques des premiers mois de 2008 laissent penser que les fluctuations financières n'ont pas encore eu d'effet marquant sur les demandes extérieures. La performance des exportations observées depuis 2001 a continué en janvier 2007 et les indices antérieurs montrent que leur croissance se poursuit de manière importante. Selon les résultats de l'enquête de tendance des crédits bancaires réalisée en février 2008 par la Banque centrale, les banques ont durci les normes appliquées aux crédits pour les entreprises dans le dernier trimestre de l'année 2007. Les attentes pour le premier trimestre de 2008 vont dans le sens d'une poursuite du renforcement des normes pour les crédits aux entreprises. Les banques ont précisé que les normes appliquées aux crédits personnels ont été assouplies à tous les types de crédit lors du dernier trimestre 2007. La « concurrence entre banques » a joué un rôle important dans cette décision et les attentes des banques pour la prochaine

L'inflation en Turquie est passée de 68,5 % en 2001, à 8,4 % à la fin de l'année 2007

période s'orientent vers un maintien des normes appliquées aux crédits personnels. L'analyse des risques établie par la Banque centrale prévoit un effet limité de la fluctuation dans les marchés des capitaux et des devises sur le secteur bancaire. Le secteur ne présente pas de position ouverte à des crédits en monnaie étrangère susceptibles de comporter un risque. Les positions ouvertes nettes de devises des banques sont à un niveau faible par rapport à leurs actifs. En plus, le ratio élevé de liquidités à court terme en monnaie étrangère et en monnaie nationale est conservé. Les taux d'auto-

nomie de capitaux des banques sont supérieurs à la limite légale et à la moyenne de l'Union européenne.

Il ne faut pas oublier non plus que les positions ouvertes du secteur privé à la monnaie

étrangère comportent un risque de crédit indirect pour le secteur des banques. L'endettement en devises représente surtout un risque pour les secteurs travaillant pour le marché national. En effet, lorsqu'on examine la situation du point de vue des secteurs, les secteurs qui utilisent beaucoup le crédit en monnaie étrangère réalisent aussi beaucoup de ventes à l'étranger ; tandis que les secteurs qui produisent en direction du marché interne présentent des utilisations de crédit en monnaie étrangère en dessous de la moyenne du secteur. Quand on regarde de près les taux de structure financière des entreprises, on constate que dans la période 1996-2006, les taux des endettements généraux en capitaux ont baissé et que le taux de

traitement des intérêts s'est amélioré. Dans la dernière période où l'instabilité s'est accrue, les unités économiques qui n'obtiennent pas de recette en devises et qui ne peuvent pas compenser le risque de change avec des aides de différents organes financiers, doivent agir en fonction des risques qu'elles prennent. Le taux d'endettement des foyers en Turquie est faible quand on le compare avec l'Union européenne et l'Europe de l'Est. L'absence d'application d'un crédit à la consommation à un taux variable et l'indexation au change d'une partie limitée des crédits à la consommation en Turquie sont d'autres facteurs qui diminuent les risques contre des hausses des taux d'intérêt et de change dans les foyers.

Depuis 2001, avec l'application d'une politique budgétaire restrictive, le secteur public présente une situation plus stable face aux chocs extérieurs. La politique de maintien des réserves de devises élevées de la Banque centrale dans l'objectif de diminuer les risques du Trésor dans la gestion des liquidités et le service de la dette se poursuit. Pour maintenir les gains obtenus dans le champ de la trésorerie publique et pour accroître la résistance du pays aux vulnérabilités éventuelles, il est jugé nécessaire d'obtenir un excédent budgétaire net d'intérêts et de réaliser les réformes structurelles en lien avec la trésorerie publique.

La Banque centrale, qui perçoit la stabilité et le développement des marchés financiers comme un objectif important pour pouvoir mener activement des mesures de maintien de la stabilité des prix, continue de suivre de près les évolutions du marché.

* Durmuş Yılmaz,

Président de la Banque Centrale de Turquie

Peut-on soigner la nostalgie ?

Le très long passé de la pharmacie de Melih Ziya Sezer commence en 1902 sous le nom de Eczane-i Saadet (Pharmacie du bonheur), avec l'initiative de Faik Iskender Göksel. « Il y avait à cet endroit deux pharmacies, celle de Faik Iskender et la Pharmacie de la Petite Asie mais, suite à la loi restrictive de 1928, l'inspecteur du ministère a ordonné qu'il n'en reste qu'une et que l'autre déménage à Moda » raconte Melih Ziya Sezer. « Iskender Faik a accepté, il s'est donc installé à Moda. Après sa mort, en 1935, son fils Süreyya a pris la relève pendant un temps. Selon la loi sur les pharmacies, une veuve peut exploiter une pharmacie pendant 5 ans après le décès du propriétaire. S'ils ont des enfants, l'épouse peut y travailler jusqu'à ce que l'un d'entre eux obtienne son diplôme de pharmacien. Mon père a été diplômé en 1925, il n'y avait d'ailleurs à l'époque qu'une seule école de pharmacie à Istanbul. Il a ensuite été officier de réserve à l'Hôpital militaire de Gümüşsuyu, a ouvert la Pharmacie Nouvelle à Urfa, dans sa province d'origine, Bilecik, puis une autre au même nom dans la province de Karaman à Konya. Le nom de la pharmacie de Faik Iskender Bey était la Pharmacie Moda ; quand mon père est venu ici, il l'a nommée la Nouvelle Pharmacie Moda. Mon père est mort en 1943. Suivant la même loi, ma mère a travaillé ici de 1943 à 1950. Pendant mes études, j'ai repris la pharmacie. Les études

ont duré longtemps, jusqu'en 1957 et, depuis 1958, je suis pharmacien ici. »

Melih Ziya Sezer n'est plus tout jeune et nous profitons de son expérience de la vie pour lui demander comment était la vie lors de ses débuts dans le métier. Il nous répond, avec nostalgie : « C'était de beaux jours, avant que cela ne se dégrade. Par exemple, il y avait trois cafés dans le quartier où tous les commerçants se divertissaient et passaient des bons moments. » Est-ce qu'à cette époque, les gens parlaient aussi avec nostalgie des temps anciens ? Le passé ne s'oublie pas, évidemment... « Tout évolue. Les gens se souviennent avec nostalgie des belles choses de leur jeunesse mais il ne faut pas oublier que le peuple était différent, il avait vécu l'Occupation et la guerre d'Indépendance, il avait souffert. Ces gens-là avaient connu Atatürk. On ne jugeait pas les gens parce qu'ils étaient Grecs ou Arméniens, le nationalisme d'Atatürk se résume dans l'expression « heureux celui qui se dit Turc ». Ce sont les ennemis extérieurs et intérieurs qui ont mis ce pays dans un tel état. Il n'y aura plus de grand leader tel que lui, c'était le seul vrai homme, à cette époque. »

Comment étaient les pharmacies dans les années 1950 et 60 ? « Il y a eu des restrictions en 1928. Avant cette date, tout le monde pouvait ouvrir une pharmacie, et elles étaient dans les mains des non-musulmans. Il fallait obtenir un diplôme à Istanbul, et

faire un stage par la suite. À titre d'exemple, Kemal Muderrisoğlu, le propriétaire de la pharmacie Rebul à Beyoğlu voulait faire un stage mais les non-musulmans ne voulaient pas d'un stagiaire musulman pour tenir une pharmacie. »

De nos jours, les pharmacies vendent en général des produits fabriqués dans des usines. Auparavant, les pharmacies produisaient des médicaments et les vendaient aux malades. « Certaines maladies demandent des médicaments modernes, plus efficaces, qu'on ne peut pas produire dans une pharmacie, comme les antibiotiques. Mais le sirop pour la toux ou les gouttes pour les yeux sont des médicaments que l'on peut préparer dans une pharmacie. Aujourd'hui, même ces choses-là ne se font plus. » Nous rappelons à Melih Ziya Sezer que différents médicaments et shampooings sont encore produits dans des pharmacies en France, comme à Dijon où une même famille exerce le métier de pharmacien depuis plus d'un siècle. « Il y avait des choses qui étaient produites dans les pharmacies » déclare-t-il. « On faisait des reconstituants, des relaxants, dans les laboratoires des pharmacies. Mon père avait aussi créé un médicament qui n'existe plus. Le ministère de la Santé a interdit ce genre de médicaments pour ouvrir la voie aux médicaments étrangers. Désormais, nous produisons des shampooings, de l'eau de Cologne. Nous réalisons des choses simples.



Melih Ziya Sezer

Il n'existe plus de médecins qui prescrivent des préparations magistrales. Ces productions étaient le côté plaisant de la pharmacie et nos mortiers semblaient chanter, deux maîtres et un apprenti produisant constamment. Les périodes de garde aussi étaient de bons moments : on se réunissait avec les amis dans la pharmacie et les discussions étaient très intéressantes. Aujourd'hui, les pharmaciens sont devenus des personnes qui prennent des médicaments sur des étagères et les vendent, la pharmacie étant devenue un simple lieu de commerce. La fabrication de masse a tout détruit et il n'existe plus la relation maître-apprenti, les anciens métiers, les discussions enrichissantes. Tout a changé... »

L'hospitalité et la tristesse ressortant des souvenirs du maître Melih Ziya nous font oublier que nous étions dans une pharmacie. On semblait être dans un film classique du cinéma turc. Le jour où vous viendrez, à Moda, à la Nouvelle Pharmacie Moda, vous ne sentirez pas l'odeur des médicaments, mais le parfum du passé.

* Onur Eren, Journaliste

Beyaz Fırın : une tradition de qualité dans la pâtisserie



Nathalie Stoyanof

J'étais encore toute petite quand j'ai connu la pâtisserie de *Beyaz Fırın* (*Four blanc*) à Kadıköy. Lorsque nous passions devant, j'insistais auprès de ma mère pour qu'elle y achète des choses à manger. Ce que je préférais, c'était les sandwiches froids. Et aujourd'hui, je vais interviewer Madame Nathalie Stoyanof, propriétaire de cette pâtisserie que j'aime beaucoup.

Ce commerce est né à Balad en 1836 non en tant que four à pain mais de « poğaç » (pâtisserie traditionnelle turque, sorte de petits pains natures ou fourrés au fromage). Par la suite, l'établissement a diversifié les gammes de ses produits et les boutiques se sont multipliées et c'est ainsi que l'actuelle Beyaz Fırın est née. Il y a au total cinq Beyaz Fırın à Istanbul.

La 4e et la 5e génération, c'est-à-dire Madame Nathalie Stoyanof et son père Dimitri Stoyanof, travaillent actuellement ensemble. Après ses études à St-Benoît puis au Département de gestion à l'Université Koç, Nathalie Stoyanof se rend à Paris pour se former au métier de la pâtisserie au Cor-

don Bleu, guère connu à l'époque mais désormais considérablement célèbre. Après avoir terminé l'école, elle commence à travailler en décembre 1999 et depuis, elle se perfectionne auprès de son père. Beyaz Fırın s'adresse à tous les milieux, aussi bien par ses prix que par ses produits. Nous avons réalisé notre interview au Beyaz Fırın d'Erenköy et j'ai pu y voir des gens de toutes générations passer un bon moment grâce à un service raffiné et un cadre très agréable.

J'ai pu constater qu'il existe une gamme très diversifiée de pâtisseries, sans oublier les fameux « poğaç » de Beyaz Fırın. Nathalie Stoyanof nous a parlé de plusieurs pâtisseries qui sont apparues pour la première fois entièrement sous le nom de Beyaz Fırın comme les « feuilletés aux pommes de terre » ou les « croquants à l'anis et aux graines de tournesol », ou encore le « Croissant de Pâques »... Par ailleurs, lorsque nous nous intéressons aux sucreries, nous découvrons le beignet sucré dit « tulumba lokması », les variétés de « cheese cake », « Grand Marnier aux oranges », « macarons » qui naissent d'un adroit mélange de matières premières de qualité et d'un savoir-faire traditionnel. Nous remarquons par ailleurs, les chocolats présentés sous la marque « Chez Nathalie ».



Lorsque nous avons demandé à Nathalie pourquoi elle leur avait donné son nom, sa réponse a été : « Il était difficile de vendre des chocolats sous le nom d'une pâtisserie, c'est pourquoi nous avons dû trouver une nouvelle dénomination. Ce n'est pas par mégalomanie et tout le monde, en dehors de moi, a d'ailleurs trouvé cette idée excellente. Nous avons fait de ce nom une marque et elle ne se trouve qu'au sein de nos pâtisseries ».

Lorsque nous considérons la gamme des produits, nous ne voyons réellement aucune autre pâtisserie ressemblant à Beyaz Fırın car c'est une même famille qui tient ces boutiques depuis 5 générations et chaque génération a innové. Influencée par la pâtisserie française, lorsque tous ces éléments se réunissent, le résultat est une véritable institution. Bien entendu, il y a un point qu'il ne faut pas oublier, c'est le style propre à cette boutique, la marque de Beyaz Fırın. Nathalie nous explique le style particulier de sa boutique de pâtisserie comme suit : « Notre propre savoir-faire vient principalement de l'école française et s'inspire des traditions américaines pour arriver à une « pâte sucrée » permettant de constituer toutes sortes de gâteaux de formes diverses que notre clientèle recherche pour toutes les petites et les grandes occasions. Bien que des

emprunts soient un peu faits aux Anglais et aux Américains, le souffle de la gastronomie française est présent dans nos gâteaux ».

Lorsque nous sommes arrivés à la fin du reportage et que j'ai posé des questions sur ses projets et demandé pourquoi il n'existe pas de Beyaz Fırın dans les grandes surfaces, Nathalie a eu la réponse suivante : « Nous n'avons jamais eu pour objectif de posséder beaucoup de magasins. Pour nous, il est important d'être présents dans des endroits où fonctionne bien le mécanisme de contrôle que nous avons mis en place au fil des générations et nous visitons tous les jours chacun de nos magasins. Pour nous, il est très important que tous nos magasins soient les vitrines de la qualité de notre travail. Nous avons pour principe que la production soit réalisée sur place et nous évitons soigneusement tout ce qui pourrait nuire à la qualité de nos réalisations. Les loyers des centres commerciaux sont très élevés et la marge bénéficiaire de nos boutiques est si basse que nous ne pourrions pas assumer un emplacement dans une galerie marchande de centre commercial. Et il n'est pas question que nous réduisions la qualité de nos produits pour pouvoir payer un loyer ».

Voilà pourquoi Beyaz Fırın, avec ses produits et sa conception de l'artisanat traditionnel, peut offrir une si grande qualité et perdure depuis de longues années. Souhaitons-lui de défendre encore longtemps la qualité de son exceptionnelle production.

Tuna Miskioğlu, journaliste

Les cymbales « fait-main » les plus réputées, production purement stambouliote

Cet instrument de musique est sans doute un des plus anciens au monde. Les premières ont été recensées en Inde et remonteraient au IIIe siècle avant J.-C. La première cymbale turque a vu le jour en 1623 à Samatya, un quartier plutôt chrétien d'Istanbul situé sur la rive européenne près de la mer de Marmara. J'ai voulu en savoir plus sur cet instrument de musique connu et utilisé par tous les batteurs.

Me voilà donc partie pour Esenyurt, à la sortie d'Istanbul en direction de la Thrace. Dans une zone industrielle où la plupart des entreprises réparent des véhicules de toutes marques, je trouve l'enseigne que je cherche « Istanbul Mehmet ».

Six ou sept fabricants, tous basés à Istanbul, se partagent la fabrication de cet illustre instrument fabriqué à base d'une variété spéciale de bronze fondu et transformé en fines

galettes de différentes tailles, de 8 à 24 pouces. La plupart sont de type « handmade », ce qui sous-entend une finition effectuée à la main. Cette spécificité lui a donné sa réputation, certains autres produits fabriqués dans des pays différents n'étant pas terminés manuellement.

Une machine cylindre les pièces, une autre permet de faire l'ouverture centrale. Chaque future cymbale est pesée et formée en fonction de la commande. C'est un travail minutieux car chaque exemplaire aura un poids, une taille, une sonorité différente selon les besoins du batteur.

Dans la même pièce, se trouve un four dans lequel peuvent cuire jusqu'à cinquante cymbales superposées. La cuisson dure en-

viron 5 mn, parfois plusieurs passages sont nécessaires pour obtenir la configuration nécessaire. Aussitôt le passage en four terminé, chaque cymbale est plongée quelques secondes dans un bassin d'eau froide attendant qui rigidifie les pièces.

Dans la pièce suivante, un bruit permanent et sourd ! C'est là qu'un premier artisan va polir chaque cymbale durant environ 2 minutes pour lui donner la brillance désirée.

Un second va lisser les contours particulièrement tranchants et le suivant travaillera l'épaisseur de l'instrument selon la commande du client.

C'est ensuite au tour d'un marteleur qui va taper en moyenne entre 15 minutes et une heure sur la cymbale pour lui donner la sonorité qui fera d'elle sa spécificité. On ne devient pas marteleur à l'école, le métier s'apprend sur le tas, comme pour chaque autre étape de la fabrication. Il nécessite du doigté, de l'oreille, de l'amour surtout pour le produit abouti qui arrivera entre les mains des meilleurs joueurs.

Environ 100 à 200 exemplaires sont fabriqués tous les jours dans cette entreprise qui emploie de 25 à 30 salariés. Une cymbale de taille moyenne pèse entre 1,100 kg et 1,250 kg selon la taille et l'épaisseur mais les plus lourdes peuvent atteindre ... 5 voire 6 kg.



Mehmet Tandeğer

Le prix moyen de cet instrument exceptionnel est d'environ 70 dollars.

La clientèle d'Istanbul Mehmet est tant locale qu'internationale et des noms célèbres du rock et du jazz s'approvisionnent chez lui. Deux foires importantes ont lieu chaque année, auxquelles cette entreprise participe : la Müzik Mess de Francfort qui a lieu en mars et celle de Los Angeles.

Mehmet Tandeğer, le créateur de cette société a 68 ans. Né à Samatya, c'est là qu'il a commencé son apprentissage à 9 ans aux côtés du maître, le célèbre Mikhail Zilcan, le petit-fils du maître réputé des cymbales Keropé Zilcan qui a donné le nom turc à l'instrument.

En 1978, Mehmet devient à son tour maître et crée en 1982 sa première société, en association avec Agop, autre grand nom de la cymbale. Après la mort de ce dernier en 1995, il fonde l'année suivante sa propre enseigne, Istanbul Mehmet.

Il aura consacré toute sa vie à sa passion et lorsque je lui ai demandé quand il envisageait de prendre sa retraite, sa réponse fut la suivante « à ma mort ! ». Il espère bien qu'entre ses 3 garçons de 7 et 9 ans, il y en aura un pour prendre la relève....

www.istanbulmehmet.com

* Texte et photos : Nathalie Ritzmann

Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

Vive Maradona !



*Kemal Belgin

Le « match de démonstration » organisé au Stade olympique de Rome par le capitaine de l'AS Roma, Totti, au profit des enfants pauvres, a prouvé une nouvelle fois que le plus grand joueur de football au monde

est Diego Armando Maradona.

Le monde du football ne cesse de débattre à propos du meilleur joueur de tous les temps. Ce débat autour de noms tels que Sciaffino, Di Stefano, Puskas, Pelé, Cruyff, Platini, Beckenbauer, Müller et tant d'autres est toujours d'actualité.

Qui est donc ce joueur remportant le titre de plus grand footballeur ? Ma réponse, en tant qu'observateur de six coupes du monde, six coupes d'Europe et de plus de cinq cents matchs lors de compétitions internationales, à cette question très importante est : Diego Armando Maradona. En voici les raisons : une technique exceptionnelle, une intelligence de jeu remarquable, une rapidité inégalée, une intuition, une capacité à entrer dans les face à face et à rester debout, une aptitude au jeu en équipe, c'est un leader qui dirige et oriente un groupe ; toutes ces particularités rassemblées chez un seul joueur nous donnent Maradona – et uniquement lui – dans l'histoire du football.

Lorsqu'il évoluait à Naples en Italie, alors qu'il avait mené cette équipe jusqu'à la tête du championnat pour la première fois de son histoire, ce joueur important a pris de mauvaises habitudes avec des choses auxquelles un sportif ne devrait pas toucher. Parce qu'il s'est mêlé aux pratiques les plus ignobles de la vie nocturne, cocaïne en tête, je pense que Maradona a été contraint d'arrêter le football trop jeune. S'il avait pu en rester seulement là... Il est devenu par la suite quasiment obèse, au point d'être méconnaissable. Finalement il a dû être hospitalisé, il est entré dans le coma, a été frappé par de graves maladies du foie, du cœur, des poumons et il s'est exilé à Cuba pour se faire soigner.

Que s'est-il passé ensuite ? Le soir du mardi 12 mai 2008, il nous est revenu tel un jeune homme, mince comme un fil. Et il a réalisé des passes, des dribbles, des accélérations, des frappes, il a obtenu un pénalty et l'a marqué et, à la fin, il a stoppé avec son derrière le ballon qui descendait de 70 mètres de hauteur ; le stade était en délire. 70 000 personnes ont fait résonner dans le stade le nom de « Diego, Diego » pour ce spectacle de football exceptionnel. Lorsqu'il est sorti, à cinq minutes de la fin du match, le sol a tremblé... Alors que le match continuait, les spectateurs se penchaient dans les tribunes pour pouvoir serrer la main de Maradona... L'ovation assourdissante se poursuivait. Le match aussi... mais personne ne regardait... Le plus grand joueur de l'histoire se dirigea lentement vers le tunnel menant aux vestiaires, tout en saluant les gens. Qui sait, peut-être était-ce la dernière fois qu'on le voyait sur la pelouse... Mais qu'il montre qu'il est resté un immense joueur après tant de problèmes de santé, c'était quelque chose d'extraordinaire...

* Kemal Belgin, journaliste et enseignant à l'Université de Marmara

L'adhésion de la Turquie à l'UE

(Suite de la page 1)

dans le processus d'adhésion à l'UE, parce qu'Istanbul est le moteur du pays. Elle est devenue une ville mondiale, elle concentre les ressources financières et est aussi un centre culturel et touristique. Nous avons donc une fonction importante que nous nous efforçons de réaliser au mieux. Et nous ne voulons pas que les réformes restent sur le papier. De plus, lorsque quelque chose se fait à Istanbul, c'est comme si cela concernait toute la Turquie, Istanbul a la capacité de changer les mentalités et de faire appliquer les réformes. C'est une ville ouverte au monde et c'est pourquoi les opinions et les mentalités peuvent y évoluer très vite. La mondialisation, la communication technologique, l'informatique, la rapidité d'accès aux savoirs sont des éléments qui

facilitent le changement et tout cela participe à un développement positif des individus. C'est pourquoi le fait qu'une telle période coïncide avec le processus d'adhésion à l'UE est une chance pour nous, le pays doit profiter de ce processus d'adhésion. Nous devons avant tout donner la priorité à l'éducation, la jeune génération doit acquérir rapidement une conscience sociale grâce aux facilités que nous offre l'époque (technologie, accès facile au savoir).

Mais il ne faut pas oublier que l'UE a aussi besoin de pays à la population jeune, entreprenante, sachant utiliser les nouvelles technologies et courageuse au sujet des investissements. La Turquie est en fait un pays dont l'Europe a besoin.

On dit aussi qu'il n'y a plus l'enthousiasme d'autrefois au sujet de l'UE. Je ne suis pas d'accord ; les sujets politiques peuvent évidemment avoir une influence négative sur la société, nous pouvons mal accepter les commentaires des pays de l'UE, mais la volonté du gouvernement est de poursuivre rapidement les réformes. Les partis politiques défendent aussi ce point de vue, tout le monde est d'accord sur l'idée d'Atatürk qui voulait atteindre le niveau des civilisations modernes mais il peut y avoir différentes méthodes pour y arriver.

On trouve ce type d'analyses dans les quotidiens et dans les médias, et cela peut démoraliser le peuple. Cependant, plus de 60 % des Turcs voient d'un bon œil l'UE, même s'ils étaient 70 % il y a peu.

Le regard porté sur l'UE est souvent mesuré par des enquêtes d'opinions, mais il n'y a pas de réelle coordination mise en place à ce sujet.

Je crois sincèrement que les positions de certains pays qui disent : « la Turquie n'entrera certainement pas dans l'UE » disparaîtront parce que le monde devient de plus en plus petit avec la mondialisation et le processus d'intégration s'accélérera en conséquence.

La Turquie apportera beaucoup à l'UE : tous les corridors d'énergie passent par la Turquie, le pétrole, le gaz naturel et nous avons une valeur stratégique et tôt ou tard l'UE en prendra conscience. Nos pays voisins représentent aussi des avantages en notre faveur car nous sommes proches des richesses naturelles. L'Europe importe 70 % de ses ressources énergétiques et doit mettre fin à l'insécurité liée à cette dépendance. La Turquie peut mettre fin à cette insécurité par son armée, sa force, sa grandeur héritée

d'un empire, sa position stratégique et l'UE commence à en prendre conscience.

Les spéculations telles que « La Turquie n'entrera jamais dans l'UE » sont des analyses liées à la politique du moment.

Quant à la nécessité de rechercher d'autres partenaires j'estime que la situation et les intérêts de la Turquie nécessitent son entrée dans l'UE et elle n'a pas besoin de chercher d'autres partenaires, l'UE est une structure qui répond à ses objectifs. Avec l'UE, nous partageons le commerce, la douane, nous sommes totalement intégrés dans le processus. Pour être concurrentiels, nous devons être plus forts économiquement et progresser dans les autres domaines, une structure économique ne suffit pas. Il n'y a que de cette manière que nous pourrions

trouver une place dans ce mécanisme.

L'infrastructure a été mise en place mais il y a des obstacles : Chypre, le problème arménien, l'islam et le christianisme semblent être des handicaps mais avec le temps, nous dépasserons aussi tout cela. Nos objectifs sont connus : Atatürk s'est battu en son temps contre les pays européens, mais il est aussi entré sur la voie de l'intégration avec ces pays. Ce processus est donc une vérité historique pour nous.

Je ne vois pas de problème du point de vue de l'avenir de la Turquie avec l'UE.

L'UE n'est pas dans une position statique, elle évolue et se renouvelle en permanence,



constituant pour nous, un « horizon ouvert ». L'entrée dans l'Union est un processus qui influence les deux parties.

L'UE a un mécanisme de décision et d'administration et tous les sujets importants pour nous le sont aussi pour elle. Si nous appliquons plus consciemment nos politiques, nous mettrons fin aux problèmes pouvant naître dans l'UE. On peut appréhender ses décisions, telle « deux poids deux mesures », mais nous n'aboutirons à rien avec cette idée. Nos efforts doivent dépasser cela. Nous appliquons les réformes demandées, mais l'UE doit aussi faire un effort au sujet de notre intégration. Appliquer les réformes n'est pas une chose simple et s'il faut changer la Constitution pour cela, nous le ferons avant tout pour notre peuple, pas seulement pour l'UE.

Pour finir, je n'ai pas de doute au sujet de l'adhésion de la Turquie à l'UE. Je ne pense pas qu'il faille beaucoup de temps selon les procédures normales. Je prévois 2013, 2014 et c'est mon objectif. Il est important de se fixer une année pour objectif, parce que l'on planifie les choses selon cette date.

Propos recueillis par Hasan Latif et İnci Kara

PEUGEOT OPEN EUROPE
HOLIDAYS BY CAR

Surfez sur vos vacances,
profitez
de nos promotions*

www.peugeot-openeurope.com

Contrat TT à partir de 17 jours, réservé aux non-résidents de la Communauté européenne

- Une voiture neuve correspondant à votre choix
- Une assurance multirisque sans franchise
- Une formule hors taxes très économique et sans supplément
- Une assistance 24 h/24 et 7 j/7
- Un kilométrage illimité
- Une livraison et restitution dans 52 centres en Europe

PEUGEOT. POUR QUE L'AUTOMOBILE SOIT TOUJOURS UN PLAISIR.

TEKOTO ISTANBUL
Plaza : Teraziler Cad. No:1 Çamlık Durağı 34785 Sarıgazi – Istanbul
Contact : M^{me} Ipek Kiraz – Tél. : 0(216) 621 05 05 (pbx) – E-mail : ipek.kiraz@peugeot.com

ASLANIN KALBI TEKOTO'DA ATIYOR

*Her gün 19:00'a kadar açığız
*Ouvert tous les jours jusqu'à 19 heures
*Open until 7 p.m. everyday

552 144 508 RCS Paris 308 - C. Vallée Communication - Photos : Fotolia

Sociologie de Paris

C'est la ville la plus visitée au monde, elle évoque l'amour, la mode, elle symbolise la liberté, et la révolte (mai 68). Ses cafés, son fleuve, la Seine, qui coule tranquillement à travers ses magnifiques quartiers, bordé des plus beaux monuments. Nous avons rencontré Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, directeurs de recherche au CNRS, au Laboratoire « Cultures et sociétés urbaines » pour découvrir l'évolution sociologique de cette ville éternelle. S'embourgeoise-t-elle réellement et comment ?



Dans votre livre Sociologie de Paris, vous expliquez les évolutions de la société parisienne. Selon vous, depuis quand la ville s'embourgeoise-t-elle ?

Ce processus a débuté au moment de la Libération. En 1954, les statistiques ont révélé une hausse du nombre de cadres moyens et supérieurs et, à l'inverse, un recul des milieux populaires. Cela est principalement dû à la désindustrialisation massive qui s'est opérée rapidement à Paris et qui a entraîné la délocalisation du travail ouvrier dans les banlieues. Ces industries ont été remplacées par des logements. L'autre raison est que Paris a joué d'un attrait très important pour certaines branches professionnelles comme le cinéma – qui concentre 70 % de ses effectifs au cœur de la capitale – l'édition, la presse nationale et la mode.

Vous vous êtes intéressés de très près au phénomène des « bourgeois bohèmes ». Comment les définiriez-vous ?

C'est un terme d'origine américaine traduit en français. Les « bobos », comme on les nomme plus communément, font partie de la classe intellectuelle moyenne et supérieure. Le terme de « bourgeois » signifie qu'ils possèdent un bon niveau de vie et de culture. Et le terme « bohème » met en exergue le fait que ce ne sont pas des héritiers ou des personnes issues de familles riches. Ils ne doivent leur position sociale qu'à eux-mêmes, autrement dit à leur capital intellectuel et culturel. Ils travaillent, pour la plupart, dans les milieux intellectuels et artistiques.

Depuis quand ce phénomène existe-t-il ?

Il apparaît dès les années 1960 dans des quartiers parisiens comme le Marais (III^e et IV^e arrondissements). Ce quartier a été abandonné par la noblesse et l'aristocratie au XVIII^e siècle du fait du déménagement du roi à Versailles. Leurs hôtels particuliers ont été revendus à des artisans qui en ont fait des ateliers. Puis le quartier se modernise, les artisans partent et les « bobos » s'y installent à leur tour.

Aujourd'hui, est-on à l'apogée de l'ère « bobo » ou n'est-ce au contraire qu'un commencement ?

Je pense sincèrement que nous sommes à l'apogée de cette ère « bobo ». Il semble qu'il y ait un ralentissement de la réhabilitation des quartiers parisiens par les « bourgeois bohèmes ». Les anciens ateliers de la rue du Faubourg Saint-Antoine (XI^e arrondissement) voient arriver des gens travaillant dans les médias et les nouvelles technologies. Et puis dans des quartiers très

populaires comme ceux de la Goutte d'Or ou encore de Barbès, il est très difficile de récupérer les habitats et de les restaurer car ils ont été construits avec des matériaux très précaires et de mauvaise qualité. Cela freine inévitablement le processus de gentrification.

Selon vous la mixité sociale de la ville est-elle compromise ?

La mixité sociale tend en effet à disparaître. Les quartiers populaires qui regroupaient des ouvriers et des artisans ont presque tous été réhabilités pour les classes moyenne et supérieure ou pour des artistes. Les prix des loyers ont par conséquent augmenté et, comme nous l'avons expliqué tout à l'heure, les emplois ouvriers se sont éloignés. La conséquence inévitable a donc été l'installation des classes populaires dans les banlieues, loin des lieux de décision.

Ces changements sociaux ont entraîné

un changement d'atmosphère dans la capitale. Les équipements de proximité comme les petites épiceries et les boulangeries ont vu leur nombre décroître et ont cédé leur place à une multitude de bars branchés pour répondre aux attentes des classes plus favorisées. Cela a montré aux membres des couches populaires qui résistaient à Paris qu'ils n'y avaient plus leur place.

Quels sont les rapports entre ce nouveau Paris et la banlieue ?

Leurs rapports sociaux sont proportionnels à leurs rapports géographiques. Paris est très séparée de sa banlieue, notamment par



Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot

Clément Pinçon

le boulevard périphérique et les stades qui rendent visible la fracture entre les deux. Cela casse la fluidité de la région Île-de-France et renforce son hétérogénéité. Nous avons remarqué que cet aspect est beaucoup plus flagrant à Paris que dans les autres grandes métropoles du monde. D'ailleurs, les termes de « Parisien » et de « Banlieusard » témoignent très nettement de cette différence entre la capitale et sa périphérie.

Beaucoup pensent que cette fracture est le fruit d'une politique de droite. Mais ce phénomène ne s'est-il pas amplifié depuis que Bertrand Delanoë, homme de gauche, est à la tête de la capitale ?

Il est vrai que la gauche a amélioré certaines conditions de vie à Paris par la création du tramway, de zones vertes et de Paris-Plage par exemple, et que cela a entraîné une hausse du coût de la vie.

Bertrand Delanoë a été reconduit à la mairie de Paris lors des élections municipales de mars dernier. Comment expliquez-vous le fait que Paris s'embourgeoise de plus en plus mais qu'elle vote majoritairement à gauche ?

Le sens de « bohème » dans l'expression « bobo » nous fournit une explication. Plutôt que de parler « d'embourgeoisement », il vaudrait mieux parler de gentrification, autrement dit d'occupation par des catégories moyennes ou supérieures de logements populaires réhabilités en termes de confort et d'espace. Il ne s'agit pas de chefs d'entreprises ou de grands industriels, mais de gens qui ont les moyens parce que leur travail leur rapporte de l'argent. Ils viennent de classes modestes et ont un mode de vie très libéral, au sens existentiel du terme : ils sont antiracistes, tolérants sur les mœurs, etc. De ce point de vue, le PS et les Verts sont plus proches de leurs idées que l'UMP.

Il y a quelques mois, des violences ont fait rage en banlieue parisienne. Sont-elles dues à cette rupture entre Paris et sa banlieue dont vous nous parliez tout à l'heure ?

Il y a en effet des raisons urbaines à cela : les banlieues sont souvent assez mal desservies et il n'y a pas beaucoup de loisirs ni de grands commerces. Mais les principales raisons sont beaucoup plus sociales, structurelles et économiques. La jeunesse de ces quartiers est en rupture scolaire, alors que l'on demande aujourd'hui plus de diplômes qu'avant pour trouver un bon emploi. Ces jeunes et leurs familles ne peuvent pas suivre. Et puis, il y a le problème de la seconde génération d'immigrés, qui sont pris entre deux cultures souvent incompatibles. On ne peut donc pas réduire la difficulté des banlieues au fait que ce soit justement des banlieues. Neuilly-sur-Seine est une banlieue, mais il n'y a pas d'émeutes pour autant !

* Propos recueillis par Mireille Sadège et Marine Deneufbourg
Crédits photos : Office de tourisme de Paris



**LE DEPARTEMENT
INFORMATIQUE
DE VOTRE ÉTABLISSEMENT**

Tél : 90 216 325 82 62
Email : marmara@marmara.net

Preferred Partner



Microsoft

Networking Infrastructure Solutions
Information Systems Solutions
SEM Platform Solutions

www.marmara.net

Bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous Aujourd'hui la Turquie, veuillez remplir et renvoyer ce coupon à l'adresse indiquée en précisant le nombre d'exemplaires.

12 numéros : 40 € Turquie 18,70 € France 50 € Europe Version PDF : 25 €

Abonnement de soutien pour les entreprises 12 numéros

Le kit de 25 exemplaires 400 € Turquie 500 € Europe

Le kit de 5 exemplaires 150 € Turquie 200 € Europe

Prénom : _____ Nom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____ Pays : _____ No de téléphone : _____

Fax : _____ Email : _____

Date : ___/___/___ Signature : _____



Gratuit pour chaque abonnement et renouvellement

Mode de paiement pour la Turquie : virement Yapi Kredi (no de succursale : 0 217 Moda İstanbul no de compte en euros : 60901314; en YTL : 60825808)

Bizimavrupa Yayıncılık Ltd. - Moda Cad. No:77 D.3 - 34 710 İstanbul - Turquie
Tél: 0 216 550 22 50 - Fax: 0 216 550 22 51 - Email: alaturque@gmail.com

Mode de paiement pour l'Europe : chèque (à l'ordre de CVMag),
- virement bancaire à l'ordre des « Editions CVMag » - Crédit Lyonnais
no de compte 30002 Paris Bonne Nouvelle 00467 0000445120G

Les Editions CVMag 37 rue d'Hauteville 75010 Paris - France
Tél. 01 42 29 78 03 - Fax: 01 42 29 54 20 - Email: alaturque@gmail.com

alt 38

Istanbul, ses quartiers et ses habitants

Souvent évoquée comme ville pont entre l'Orient et l'Occident cette ville qui a été la capitale de trois empires et porte les traces de diverses cultures en son sein comment évolue-t-elle cette ville si particulière ? Emre Kongar, sociologue et journaliste turc, a bien voulu répondre à nos questions en faisant le portrait de ses habitants et de ses quartiers.

Existe-t-il à Istanbul un quartier de « bobos », les bourgeois bohèmes comme à Paris ?

Nous pouvons parler « d'artistes bohèmes », mais qui se différencient de l'exemple français parce qu'il s'agit d'une catégorie de personnes qui regroupe des gens très aisés mais aussi des gens aux ressources modestes. En effet, ceux que l'on peut appeler les artistes bohèmes sont concentrés dans le quartier de Cihangir principalement, ici à Istanbul. Cihangir est un quartier qui se trouve au centre de la ville, qui donne sur la mer, et est fait d'habitations larges et spacieuses. C'est un lieu historique et important. Ce secteur, c'est aussi le fameux Pera. Tout cela montre la valeur historique du quartier qui a pourtant été méprisé jusque dans les années 1980. C'est à partir de là que des personnes aisées ont découvert la beauté de Cihangir, y ont acheté des appartements et des maisons puis les ont restaurés pour en faire leur habitation. La place du quartier dans Istanbul et la somptueuse vue sur la mer a aussi attiré les étrangers et de nombreux Français y ont élu domicile.



Comment la ville d'Istanbul s'est-elle développée du point de vue de son urbanisation ?

On peut observer quatre types de développement dans la ville d'Istanbul, dont deux principaux que l'on peut caractériser comme des phénomènes de ghettoïsation. À partir des années 1950, on observe un exode rural en Turquie, mais qui ne s'est pas traduit par une transformation des modes de vie chez les villageois venus s'installer dans les grandes villes. Autrement dit, bien qu'ils se soient installés dans les villes, ils ne sont pas appropriés les valeurs urbaines, la culture de la ville. Ils ont construit des bidonvilles, comme à Zeytinburnu, Gaziosmanpaşa, Taşlıtarla, où ils vivaient encore selon des habitudes rurales. Désormais, ces bidonvilles ont été détruits et leurs habitants sont maintenant intégrés entièrement à la ville.



Ces bâtisses étaient construites illégalement sur des terrains municipaux, voire des propriétés privées, vendus par des organisations mafieuses. Par souci électoral, on a gracié à sept reprises des propriétaires de ces maisons. Les habitants de ces quartiers sont pour la plupart des personnes sans activité

professionnelle réelle et qui vivent de la débrouille, de petits boulots, parfois illégaux. Ils ont fui leur village en raison de la mécanisation et sont venus chercher du travail à Istanbul alors qu'ils n'avaient aucune qualification pour un quelconque métier autre que l'agriculture. C'est pour cette raison que les marchands ambulants se sont multipliés. Beaucoup d'entre eux vivent grâce aux services qu'ils rendent aux personnes des classes supérieures. Cette première ghettoïsation était caractérisée par les origines régionales des habitants, phénomène que l'on appelle le hemşerilik. Les partis politiques ont pu contrôler les habitants qui gardaient un lien avec leur village, en utilisant les associations de hemşerilik et en suivant une politique allant dans ce sens. Par la suite, ce sont les religieux qui ont commencé petit à petit à contrôler les quartiers. Aujourd'hui, ils contrôlent totalement certains quartiers, comme Beykoz.

La deuxième ghettoïsation principale concerne les classes supérieures, qui ont créé les sites, habitations entourées de murs élevés, possédant leur propre sécurité, leur parking, leur générateur, leur parc... Sarikonaklar et Alkent sont des exemples de site. Cette ghettoïsation leur permet de bénéficier de services qu'ils ne trouveront pas forcément ailleurs. Ils ont pu profiter d'un tel développement en raison de l'augmentation du nombre de personnes riches à Istanbul, une ville où il existe une très grande inégalité des salaires.

À leur côté, les vieux Stambouliotes continuent à vivre dans leurs anciennes habitations, s'ils n'ont pas déménagé en raison du manque de services, comme les routes, la santé, l'éducation... Enfin, un dernier développement qui ressemble beaucoup au deuxième, c'est la construction d'habitations en dehors de la ville, comme par exemple Kemer Country, Zekeriyaköy, à Kilyos, à Şile. Ces habitations ressemblent beaucoup au modèle des banlieues américaines, par leur architecture ou les caractéristiques sociales de leurs habitants. Ce

sont des bourgeois prêts à faire deux heures de route pour retrouver la tranquillité entre eux.

Istanbul est-elle une ville bourgeoise ?

Istanbul n'est ni une ville bourgeoise, ni une ville ouvrière. Elle ne peut pas être une ville bourgeoise parce qu'elle est avant tout une ville de bidonvilles. On y trouve beaucoup

d'ouvriers et de personnes sans activités, mais aussi des entrepreneurs. On ne peut pas mettre au même niveau Istanbul, qui n'a pas de lignes de métro convenables, et Paris,

Londres ou Tokyo. Le trafic routier est problématique ici, c'est une ville de chaos.

Est-ce qu'il en sera toujours ainsi ?

Tout comme elle n'a pas toujours été ainsi, la ville d'Istanbul changera. Avant d'être une ville de bidonvilles, Istanbul était une petite ville bien organisée, avec des espaces publics entretenus. Pour résoudre les problèmes actuels, il faut détruire toutes ces constructions misérables et créer des lieux de vie proposant des maisons de santé, des bibliothèques, des parkings et mettre en place le métro. Les changements ont déjà commencé.

Paris est faite de 20 arrondissements, que l'on peut traverser rapidement, et autour, il y a la région parisienne, ce que l'on appelle la banlieue. Tandis qu'Istanbul il n'y a pas cette démarcation. Que peut-on dire sur ce point ?



Emre Kongar

Istanbul est ainsi parce qu'elle s'est développée de manière anarchique. Il n'y avait pas de conscience à l'époque, hormis la conscience pour piller, le pillage économique et le pillage des terrains. À l'époque de Turgut Özal, certains endroits ont été nommés « espaces touristiques », ce qui a permis à leurs propriétaires de percevoir des revenus. On a changé les frontières des municipalités juste par souci économique. À Istanbul, il n'y a pas de banlieue comme à Paris, même si les salaires sont inégaux, il y a une symbiose entre les différentes classes sociales.

Quels sont les éléments qui rapprochent Istanbul et Paris, et quels sont ceux qui les éloignent ?

La particularité d'Istanbul, qui l'oppose ainsi aux autres grandes villes d'Europe, c'est son processus d'urbanisation qui intervient après un rejet des villages d'une masse d'habitants, alors que dans les autres villes européennes, ce sont les villes qui ont appelé les villageois une fois les structures industrielles mises en place dans ces villes. Quant à la ressemblance entre Paris et Istanbul, elle tient au fait qu'elles soient construites au bord de l'eau. Même si la Seine ne vaut pas le Bosphore, Paris a su protéger parfaitement les richesses architecturales et l'environnement le long de la Seine, ce que n'a pas su faire Istanbul avec le Bosphore. C'est là un des points qui éloignent ces deux villes. Le deuxième point discordant est l'abondance de places à Paris, alors qu'elles ont été supprimées à Istanbul pour améliorer la circulation.

* Propos recueillis par Mireille Sadège
Photos : Thérèse et Gérard Valck



www.novotel.com

à partir de

109€

Designed for natural living

(+90) 212 4143600

Istanbul 2010 : les préparatifs d'un événement culturel majeur

(Suite de la page 1)



Gürhan Ertür

Avec l'ouverture du projet de capitale culturelle de l'Europe aux pays non membres de l'Union européenne à partir de 2000, le Dr Cengiz Aktar lança l'idée d'Istanbul capitale culturelle et réunit rapidement 13 organisations dont la Fondation Art et Culture d'Istanbul, le Musée d'Art d'Istanbul, Açık radyo... Le maire et le préfet d'Istanbul ont approuvé le projet, et le ministère des Affaires étrangères s'est chargé d'envoyer un courrier aux instances européennes en octobre 2000. À la suite d'une période difficile où des réunions régulières ont réussi à rallier toutes les parties du côté de la Turquie pour mettre au point cet objectif, le dossier de candidature d'Istanbul a été envoyé en 2005. Istanbul a

été retenu en 2006 pour être capitale culturelle de l'Europe en 2010 avec Pecs (Hongrie) et Essen (Allemagne). Pour Gürhan Ertür : « La force d'Istanbul a été la forte mobilisation de la société civile et la présentation d'un dossier solide, cohérent, c'est ce qui a manqué à Izmir pour Expo 2015 ». Et il poursuit : « Si aujourd'hui nous connaissons quelque retard dans la préparation d'Istanbul 2010, ceci est dû au vote tardif de la loi par le Parlement. En effet, il a fallu attendre le 2 novembre 2007 pour que le Parlement vote la loi 5706 sur l'organisation de la capitale culturelle de l'Europe dans la plus grande ville de Turquie. Les élections anticipées de 2007 ont été la cause de ce retard. »

L'organisation de 2010 est établie comme suit : un Comité de coordination, qui regroupe différents ministres, le maire et le préfet d'Istanbul, un Comité de conseil réunissant différents organismes publics et privés – dont cinq universités – et le Comité d'exécution où l'on retrouve différentes personnalités telles que Nuri M. Çolakoğlu, directeur, le Prof. Dr Iskender Pala... Selon Gürhan Ertür : « Au départ,

nous avons quatre personnes à temps plein travaillant à notre bureau qui se trouve dans l'avenue Istiklal, mais depuis quelque temps, presque cinquante personnes travaillent pour Istanbul 2010. Les personnes qui désirent être bénévoles ou qui souhaitent proposer leur projet peuvent toujours nous écrire ou venir nous voir à nos bu-



reaux. Un site Internet, www.istanbul2010.org est à la disposition du public. Istanbul 2010 donnera de l'importance aux projets qui représentent la diversité culturelle, afin de mieux mettre en avant la mosaïque culturelle d'Istanbul, ville héritière de plusieurs grandes civilisations ».

L'objectif principal d'Istanbul 2010 est de développer la ville à travers l'art et la culture et de faire de son riche potentiel une source d'inspiration pour l'Europe et le monde. Les projets artistiques auront aussi pour objectif de transformer la ville pour répondre aux besoins de la vie urbaine et du vivre mieux ensemble. Pour protéger l'héritage culturel de la ville et découvrir à la fois les nouvelles créations, Istanbul 2010 est avant tout le projet de toutes les initiatives culturelles qui entrent dans ces objectifs, et non pas l'apanage d'une élite cloisonnée. Ceux qui souhaitent proposer leur projet pourront trouver toutes les informations nécessaires sur le site officiel. La Commission se chargera d'examiner tous les dossiers, et ensuite, un programme complet et détaillé sera disponible.

Gürhan Ertür finit en précisant : « Istanbul 2010 peut être un grand pas pour la Turquie vers l'Union européenne, c'est pourquoi nous devons travailler rapidement et avec toutes les volontés et énergies capables de faire de cet événement un succès. »

Propos recueillis par Daniel Latif
Photos : Thérèse et Gérard Valck

Le Centre culturel français d'Izmir : un lieu de diversité culturelle

(Suite de la page 1)

magnifiquement restauré par son Directeur Jean-Luc Maeso. Accueillant, disponible, enthousiaste et passionné, il a bien voulu répondre à nos questions.

« **Qui êtes-vous, Jean-Luc Maeso ?** »

Je suis né en Algérie et suis arrivé en France avec mes parents en 1962. Nous nous sommes installés à Saint Émilien. J'ai fait Sciences-Po et Histoire de l'Art puis, en 1977 je suis venu à Paris. D'abord président du Centre culturel du Marais, j'ai été ensuite délégué général de l'Opéra de Paris. Par la suite, j'ai codirigé l'Opéra comique et suis parti à Bordeaux pour codiriger l'Opéra national de Bordeaux et, de retour à Paris, j'ai été journaliste free-lance pour Le Monde 2 et pour le magazine l'Express. Ensuite, le ministère m'a proposé plusieurs postes à l'étranger... et j'ai choisi Izmir. Arrivé le 12 septembre 2005, je resterai jusqu'à fin août 2009.

Pourquoi Izmir ?

D'abord parce que je m'intéresse beaucoup à l'archéologie. J'avais beaucoup aimé la Turquie que j'ai découverte en y venant trois fois en croisière, il y a très longtemps, mais je n'avais pas vu Izmir, je ne connaissais pas Izmir, la ville... Je connaissais sa grande histoire au travers des récits des voyageurs, à travers toute l'histoire de Strabon. En fait, je me suis aperçu que c'est Izmir qui m'a choisi parce qu'Izmir ressemble terriblement à certaines villes d'Algérie. Je savais qu'entre la France et Izmir, il y a plus de trois siècles de relations privilégiées et que la France a toujours marqué beaucoup d'intérêt pour Izmir. J'ai beaucoup travaillé sur l'histoire de ce passé car je pense que c'est très important, notamment quand on est directeur d'un institut culturel... On se doit alors de renforcer cette relation bilatérale le plus possible, de l'inscrire dans une relation que je dirais multilatérale. Comme vous le savez, il y a beaucoup de projets européens pour lesquels la Turquie est éligible et il nous faut donc travailler pour présenter ces projets sous le meilleur aspect. Ce qui est important pour un centre culturel français, c'est d'établir de vraies relations.

Pour Izmir, quel est votre projet préféré ?

Beaucoup de projets vont avoir une résonance, un écho, qui continueront après moi et c'est très important : on n'est pas là pour se faire plaisir mais pour nouer des relations. Par exemple, chaque année, j'organise une grande exposition. Cette fois, cette exposition, que je qualifierai de « patrimoniale », appelée « Izmir, c'était Smyrne » dressera le portrait d'une ville au travers de collections françaises avec des présentations du musée du Louvre et de la Bibliothèque nationale de France.

L'année dernière, j'ai créé une exposition d'art contemporain à Izmir en partenariat avec une fondation locale. L'année prochaine, ce sera « le Corbusier et Izmir », une exposition sur l'urbanisme en mai et juin.

C'est un projet entre la France et Izmir ?

Durant dix ans, le Corbusier et Izmir ont entretenu des relations privilégiées, le grand architecte ayant été appelé par les responsables politiques d'Izmir après le grand incendie de 1920 pour repenser la ville et beaucoup de pièces en attestent, notamment dans les archives de la ville. Cette exposition est le résultat d'un travail commun entre le musée des archives de la ville, le centre culturel, l'Université Marc Bloch à Strasbourg et l'École d'architecture de Strasbourg et cette exposition sera reprise dans le cadre de la Saison turque en France en 2009-2010.

Est-ce que cette exposition est liée au projet des étudiants de l'École d'architecture de Strasbourg sur l'urbanisme à Izmir ?

Bien sûr, tout est lié, c'est un point auquel je veille toujours. Par exemple, l'exposition avec le musée du Louvre et la Bibliothèque nationale sera reprise au musée du Louvre d'octobre à décembre 2009 augmentée de pièces provenant des musées d'Izmir, ce sera une suite. L'important, c'est que les choses continuent. Puisque la France, à partir du premier juillet, assurera la présidence de l'Union européenne, je travaille désormais avec les Grecs, les Allemands, les Italiens pour faire des projets communs.

Izmir va avoir quatre grands projets dans la Saison turque...

Le plus proche est « Le Spectacle Mūsenna » le 21 juin à Çeşme dans une ancienne église byzantine, où le sujet sera la musique baroque ottomane et les influences avec les cours occidentales. Ce spectacle est important parce que nous le préparons avec des conservateurs de l'Université d'Égée, deux danseurs et aussi un ensemble français, c'est une organisation complètement franco-turque. Le 24 juin, ils jouent à Topkapi puis, ensuite, dans des festivals en France. Nous



Conférence du 22 avril par l'écrivain Osman Necmi Gürmen et ses invités

avons un grand projet d'exposition avec le musée de Louvre qui s'appelle « Izmir et les villes ioniennes », rappelons l'exposition « Le Corbusier et Izmir », et enfin « Mare Nostrum », projet historique et culturel entre Phocée et Marseille.

Que pensez-vous de la vie en Égée et à Izmir ?

Bien qu'Izmir soit une métropole régionale, on n'a pas le sentiment d'y vivre dans une très grande ville, avec l'agitation chaotique propre à ces cités démesurées. Par exemple, je dis toujours : « Si vous voulez vous promener au bord de la mer, vous pouvez faire une centaine de kilomètres sans problème, la côte est plate, on ne passe pas son temps à monter et à descendre. Cette ville d'Izmir offre ce côté confortable et possède aussi des aspects très attachants. »

Selon vous, à Izmir, qu'est-ce qui est inoubliable ?

Essentiellement, tout ce formidable patrimoine archéologique.

Et dans la région d'Égée ?

Son développement du thermalisme. Et puis cette région possède beaucoup plus qu'une simple culture méditerranéenne. Historiquement, tout est lié : par exemple, les Phocéens ont fondé Marseille, on retrouve d'autres colonies en Grèce, en Italie, en Espagne... Toute cette histoire est bien connue et rapportée par les auteurs depuis l'Antiquité.

* Propos recueillis par Meknuze Özgüle

Droit aux Clubs pour tous !

TURQUIE
Club Marmara
Kimeros Hotel
339€ TTC
7 nuits en formule "tout compris", vols inclus !

Marmara
Droit au voyage

dans votre agence de voyages ou marmara.com
0892 161 161

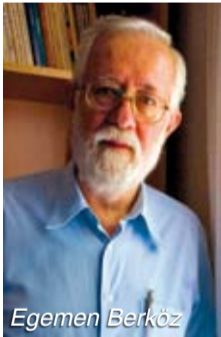
LC 075 95 0298 / Crédit photos : © Getty Images - *Prix 1^{er} minutes TTC par personne, valable selon disponibilité et soumis à conditions (cf. brochure hiver 2007/2008)

Ensemble, c'est encore mieux

Je n'avais pas pu me rendre aux derniers concerts de l'Orchestre symphonique de Şişli, que j'ai eu l'occasion de voir sur scène à maintes reprises depuis sa création en 2004, mais je ne pouvais pas manquer son concert à la Salle de concert du Centre des congrès Lütfi Kırdar le samedi 17 mai, parce que l'orchestre dirigé par Sera Tokay, une des rares femmes chef d'orchestre, allait interpréter la poésie symphonique de la compositrice arménienne Sivart Karamanuk, appelée « Ah... Tamar ! ». Avec le chœur arménien Surp Vartanants, qui plus est.



Si l'on oublie le retard d'une demi-heure, ce fut une belle soirée, qui commença agréablement avec un discours d'ouverture où l'on insista sur la richesse d'une production commune de peuples qui vivent sur une même terre, sous un même ciel. Et il fut aussi agréable d'entendre dire que le concert était consacré à Leyla Gencer, dont la mort fut une grande perte. Entre les deux parties, Tokay m'a confié que l'équipe avait répété deux mois avant ce concert, et que le chœur avait été très bien formé par Aduşan Halaçyan, son chef depuis 1985. Le chœur était réellement très bon, tout autant que les solistes tels que la soprano Ayten Telek, la mezzo-soprano Aylin Ateş, la basse Zafer Erdaş et le ténor Caner Akin.



Egemen Berköz

En dehors de Karamanuk, âgée de 96 ans, habitant Feriköy et qui assistait au concert, trois œuvres d'Ara Bartevyan, un autre compositeur arménien d'Istanbul, ont été interprétées. Nous avons écouté d'autres compositions, signées Dede

Efendi, ou encore Serdar Yalçın, intitulées « Gülnihal », mais aussi des œuvres célèbres de compositeurs occidentaux non moins célèbres : du « Requiem » de Mozart à « la Traviata » de Verdi, du « Carmen » de Bizet à « la Fille du régiment » de Donizetti...



Ce concert, suivi en majorité par les membres de la communauté arménienne d'Istanbul, représente le premier événement des célébrations des 100 ans du Chœur Surp Vartanants et des 77 ans de leur passage à la musique polyphonique.

* Egemen Berköz

Murat Aydemir, nouveau maître du tambura

Membre du groupe Incesaz, Murat Aydemir a participé à 8 albums.

L'un des plus grands noms parmi les joueurs actuels de tambura, il sort un nouvel album en solo et ajoute ainsi une œuvre importante dans le répertoire de la musique classique turque.

Musicien de la jeune génération de la musique classique turque, Murat Aydemir est né à Hanovre en Allemagne en 1971. Il intègre le Conservatoire national de musique turque de l'Université technique d'Istanbul en 1982, et termine sa formation aux instruments en étant deuxième de sa promotion. Lors de son apprentissage influencé par Tamburi Cemil bey, un des plus grands noms de l'histoire de l'interprétation de la musique turque, il assimila toutes les nuances de cette école à l'aide de Tamburi Necdet Yaşar ; il devint ainsi l'un des artistes de la nouvelle génération qui la représentent. Dans l'album « Bir / Eski Nisan » (Un ancien avril), aux côtés de Cengiz Onural à la guitare, au cura, au triangle, au çalpare, au kemençe et aux percussions, et de Derya Türkan au kemençe, on retrouve Murat Aydemir qui les accompagne au tambura, au luth et au oud, signant ainsi le premier album du groupe Incesaz dont ils sont les fondateurs.

Dernièrement, Murat Aydemir vient de sortir un album portant son nom, chez Kalan Müzik. Pourquoi a-t-il choisi de préparer un album solo cette fois-ci alors qu'il composait auparavant au sein d'un groupe ? « Beaucoup de personnes m'ont dit que j'ai trop attendu avant de sortir un album solo. Mais je ne suis pas de cet avis, je pense l'avoir sorti au bon moment, que ce soit concernant mon âge ou mon expérience. Lorsque quelqu'un me demandait : "As-tu fait un album qui te représente le mieux, qui est en quelque sorte ta carte de visite ?", je n'avais pas de réponse. C'est la première raison qui m'a donné envie de faire cet

album. Mais j'avais le choix entre la musique classique et la musique moderne. Je ne savais pas quoi décider au départ. Est-ce en raison de ma formation en musique classique que j'ai préféré celle-ci à la musique moderne ? Par la suite, j'aimerais faire un album qui me ressemble plus, qui soit plus authentique, loin des musiques que je composais auparavant. »

Dans son album solo, Aydemir a interprété des œuvres de grands maîtres, de Tamburi Cemil bey à Tamburi Refik Fersan, de Numan ağa à son propre professeur Tamburi Necdet Yaşar. Parmi les nombreuses surprises pour les amateurs de musique classique turque, la plus grande est le duo avec l'artiste qui l'a influencé, Tamburi Cemil bey. Dans l'introduction de l'album, on peut entendre un prélude interprété au violon par Tamburi Cemil bey, provenant d'un enregistrement original, accompagné par le

tambura de Murat Aydemir. Nous lui avons demandé comment cela s'est produit, il nous a répondu : « Nous avons pris l'enregistrement de Tamburi Cemil bey d'un vinyle. C'est la première fois que nous utilisons la technologie pour quelque chose de positif (rires)... C'était difficile de faire cela auparavant. Je me demandais depuis très longtemps ce que l'on pouvait ressentir en jouant avec Cemil Bey. J'ai introduit mon propre travail au milieu des morceaux joués sur le vinyle, et j'ai ajouté des grésillements. C'était ma propre initiative. Tamburi Cemil bey a modifié la musique turque et la façon de jouer les instruments, il a en quelque sorte révolutionné la musique vers la fin de l'Empire ottoman et le début de la République ». Que ressent un maître du tambura lorsqu'il

joue ? Murat Aydemir nous fait savoir que de nombreuses réponses peuvent être apportées à cette question. Certains jouent pour des raisons économiques, d'autres jouent par passion. D'autres encore ont maîtrisé à leur manière l'instrument et vivent ce plaisir. C'est d'ailleurs ceux-là qui aboutissent à quelque chose, il ne suffit pas de savoir jouer.

Lorsque Murat Aydemir tient ces propos, on peut lire dans ses yeux sa passion pour le tambura. Mais n'y a-t-il jamais de changement dans les sentiments d'une personne ? Nous sommes d'humeur différente chaque jour. Est-ce que les joueurs de tambura ressentent des choses différentes de concert en concert ? « Chaque œuvre exprime un sentiment, le travail du musicien est d'ailleurs de l'exprimer. Il doit l'interpréter, mais l'essence doit être la même » déclare Aydemir.

« Ces dernières années, les nouveaux noms de la musique classique jouent seulement pour se remplir les poches », ajoute-t-il.

Le plus grand rêve de Murat Aydemir est de créer de nouvelles œuvres sans déformer l'interprétation traditionnelle, et de faire aimer le tambura aux jeunes générations, l'un des instruments les plus précieux de la musique turque. Il ne fait aucun doute qu'il s'approche de ce rêve à grands pas. Très peu connue il y a encore peu de temps, le tambura est au centre de nouvelles

mélodies composées par de nombreux jeunes. La rencontre des instruments modernes avec les timbres de la musique classique turque opérée par Incesaz, dont il fait partie, a permis de faire aimer à des publics larges, surtout aux jeunes, la musique classique ces dernières années.

Propos recueillis par Hüseyin Latif et İnci Kara



Murat Aydemir

Çeviride yönünüzü kaliteye çevirin!



Nous vous proposons nos services de traduction personnalisés, 100% sur mesure.

La spécialisation est un de nos principes intrinsèques de fonctionnement.

Des domaines tels que le Juridique, la Cosmétique, l'Automobile, la Presse & Publication, l'Édition et la Banque réclament une spécialisation qui ne permet pas le droit à l'erreur et nous travaillons avec les plus grandes institutions turques depuis 2000, en proposant des services de qualité, fiables et rapides.

La recherche de la plus grande qualité de traduction passe par Trio.

Tel: +90 212 268 30 94

« Congrès international sur la mer Noire bleue » : nouvelles dimensions dans la sécurité, l'énergie, l'environnement, l'économie, la stratégie et l'éducation

Organisé par la Faculté des Sciences économiques et administratives de l'Université Sakarya, section des Relations internationales de 14 au 17 octobre 2008, le congrès a pour objectif de réunir les scientifiques et les spécialistes des pays de la région mais aussi ceux des autres pays afin d'analyser les relations politiques, économiques et culturelles de la Région de la mer Noire. En plus d'avoir la particularité d'être des pays riverains de ce qui est appelé la Grande Région de la mer Noire, les pays compris dans le corridor qui est utilisé

pour l'acheminement vers l'Occident des sources énergétiques de la Caspienne et qui relie l'Asie à l'Europe, à savoir l'Albanie, la Serbie, l'Azerbaïdjan et l'Arménie, sont aujourd'hui inclus dans la mer Noire.

De nos jours, la mer Noire est le centre d'intérêts des forces globales. Commenter, débattre ce qui a été fait et de ce qui reste à faire concernant la définition des différends et des oppositions ainsi que la solution des voies pacifiques, et enfin d'analyser les relations internationales dans la Région de la mer Noire

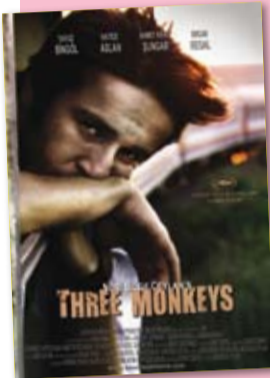
d'un point de vue scientifique à travers diverses tables rondes. Dans ce cadre, le Congrès constituera la base d'analyse scientifique de la Coopération Économique de la mer Noire (KEI), une institution qui, du point de vue de la Turquie, est un élément qui permettra d'améliorer l'intégration de notre pays au reste du monde, parallèlement aux changements et à la globalisation qui apparaissent dans le monde.

Coordinateur du Congrès : Dr Giray Saynur Bozkurt
e-mail: saynur@sakarya.edu.tr / gsaynur@gmail.com
Web site: <http://www.blueblacksea.sakarya.edu.tr>

Cannes 2008 (Suite de la page 1)

Lors de la remise des prix, il a déclaré : « Merci beaucoup. C'est pour moi une grande surprise et c'est un immense honneur. ... Je tiens à dédier ce Prix à mon magnifique pays que j'aime passionnément. »

Nuri Bilge Ceylan avait déjà remporté le grand prix à Cannes en 2003, pour son film « Uzak » (loin). Et en 2006, il a été en compétition avec le film « İklimler » (les Climats).



Un nouveau consul de France à Bodrum

Afin d'améliorer l'assistance aux ressortissants français et de renforcer les relations entre la France et la Turquie, le Consulat général de France à Istanbul a ouvert une agence consulaire dans la ville de Bodrum, qui s'ajoute à celles d'Izmir, Bursa et Edirne. Mme Christine Moro, nouveau consul général, a inauguré cette nouvelle agence lors d'une réception organisée le lundi 5 mai 2008. Bodrum est située dans une région très touristique de Turquie et ce nouveau consulat permettra d'aider au mieux les Français de passage dans leurs démarches. Le consul honoraire de France à Bodrum est M. Gündüz Nalbantoğlu.

Rencontre avec Vassilis Alexis au Lycée Saint-Benoit

Un événement culturel organisé le 27 mai par le lycée français Saint-Benoit et l'Institut Français d'Istanbul, avec la participation du célèbre écrivain Vassilis Alexis qui a obtenu le Grand Prix du Roman de l'Académie Française en 2007. Le thème de cette rencontre était « La langue comme outil interculturel ». À cette occasion, l'écrivain a dédié ses livres.

L'Oréal Turquie soutient les jeunes femmes scientifiques



Les Bourses de soutien des jeunes femmes scientifiques de l'Oréal Turquie, avec l'aide de l'Académie des Sciences de Turquie (TÜBA) et l'UNESCO, ont été attribuées à six lauréates lors de la cérémonie de remise des prix organisée au musée Santral d'Istanbul. Ces scientifiques percevront chacune une bourse annuelle d'une valeur de 12 000 dollars. La Prof. Türkan Saylan a reçu un prix pour le modèle qu'elle représente en tant que chercheuse. « Chaque projet recevant un prix représente une nouvelle découverte historique pour l'homme » a dit le Directeur général de l'Oréal Turquie, Matthieu Serres. Arzu Karabay Korkmaz, le Dr Ayşe Elif Erson, le Dr Funda Yağcı, le Dr. Gülşah Şanlı, le Dr Mehtap Yüksel Eğrilmez et le Dr Pinar Çamurlu ont été les élues.

Ata : un film de Çağla Zencirci et Guillaume Giovanettide

Le film traite de la rencontre de deux personnes qu'a priori tout sépare (provenance géographique, classe sociale, etc.) mais qui se retrouvent chaque jour pour combler leur solitude dans un pays qui n'est pas le leur. À la base du film, on trouve l'histoire entre Ahatjan et moi. Dans le film, Ahatjan est lui-même et Ceyda est à mi-chemin entre elle-même et moi.

L'autobiographie est un sujet difficile à traiter mais donne très bien les lignes directrices de notre cinéma : du documentaire-fiction, ou de la fiction-documentaire, acteurs non professionnels, pas de dialogues écrits, des scènes entières basées sur le concept d'improvisation encadrée, c'est-à-dire qu'au sein d'un

cadre bien délimité, les acteurs sont libres d'être eux-mêmes. Finalement, c'est ce que nous prenons plaisir à faire. Nous préparons en ce moment notre long-métrage qui sera tourné prochainement au Pakistan, et dont le principe est le même. De vraies personnes jouent leur propre vie en créant une atmosphère tellement proche de la réalité qu'en tant que spectateur, nous n'avons pas d'autre option que d'y croire. Pendant tout le film on est avec eux, on les soutient et on les suit.

Ata est notre dernier film, que nous avons réalisé avec Guillaume Giovanetti. Tourné



en super 16mm avec une équipe d'une trentaine de personnes, nous avons mis à peu près 3 ans à le financer. La première version du scénario date de 2003. Pourtant, ce film ne demandait pas un budget phénoménal, juste ce qu'il fallait pour pouvoir le réaliser correctement. Cette période de 4 ans est, à mon avis, due au fait que Ata est un film différent qui n'entre pas vraiment dans les cases habituelles de financement. 70 % du film est en turc et en ouïgour – dont déjà personne ne sait qui ils sont et où ils vivent, les acteurs sont des non-professionnels, dont personne ne sait s'ils pourront vraiment tenir jusqu'au bout, et, qui plus est, les réalisateurs sont jeunes et pas

très connus ; d'ailleurs la réalisatrice turque a un nom imprononçable. Finalement, le film a mis 3 ans à trouver du soutien. D'ailleurs nous tenons à remercier la Région Auvergne et le FASILD (aujourd'hui « Acsé ») pour avoir cru en Ata. Ce qui a fait que, bien qu'il traite de la vie d'une Turque et d'un Ouïgour et bien qu'il soit coréalisé par une réalisatrice turque, Ata est un film entièrement français, produit par une société française, soutenu par des fonds français. Et comme il

n'est pas de coutume de mentionner exclusivement la nationalité des réalisateurs dans les festivals ou dans les articles, dans le cas où je ne me présente pas en personne, je me vois souvent classée comme réalisatrice française, en raison de la nationalité d'Ata.

Être turque fait de moi ce que je suis aujourd'hui mais être turque en France ne fait pas de moi une meilleure réalisatrice, ou ne m'aide pas à financer mes films plus facilement.

Le cinéma turc n'encourage malheureusement pas le court-métrage ; les fonds sont quasi inexistantes et les responsables la plupart du temps ne sont pas intéressés par ce domaine, pour des raisons essentiellement financières : le court-métrage ne rapporte pas d'argent. C'est une étape de préparation et un domaine d'expérimentation qui prépare le réalisateur au long-métrage et est très rarement rentable. De plus, le cinéma, comme beaucoup d'autres milieux, est une question de réseaux et de relations et on peut très difficilement parler de réseau turc dans ce domaine. Donc, je pourrais très clairement dire que je bénéficie très peu du soutien turc et c'est un peu un crève-cœur. Pour autant, j'ai bénéficié du précieux soutien de Defne Gürsoy et de Gaye Petek, et je tiens à les remercier d'avoir cru en nous depuis nos débuts.

As Matbaacılık
Reklam Ambalaj San. ve Dış Tic. Ltd. Şti.

Renklerle Buluşma Noktanız...

AS MATBAACILIK

Adres: Yüzyıl Matbaacılar Sitesi 4. Cadde No: 92 Bağcılar / İST.
Tel: (0212) 429 49 49 - 430 51 52 Fax: (0212) 429 49 29
Web: www.asmatbaacilik.com.tr
e-mail: asmatbaacilik@gmail.com - info@asmatbaacilik.com.tr

Une sélection des émissions de TV5 Monde Europe Juin 2008

Documentaires

Palais d'Europe - Istanbul

Le 21 juin à 17h

Les Cyclades, trésors cachés de la Grèce
De toutes les îles de la planète, les Cyclades sont parmi les plus facilement identifiables : éperons rocheux multicolores, villages perchés éclatants de blancheur, eaux azur, chapelles byzantines, champs d'oliviers et troupeaux de chèvres... Un voyage de rêve au pays des Dieux.

Le 1er juin à 4h05

Les grandes capitales du Jazz : Paris

Le 21 juin à 3h

Ougarit, une empreinte dans l'histoire de l'humanité

Vers la fin du IV^e millénaire avant J.-C., les hommes du pays de Sumer, à l'est de l'Euphrate, inventent l'écriture. Mais une écriture d'une grande complexité, faite de centaines de symboles cunéiformes. En 1928, la découverte fortuite du site cananéen d'Ougarit permet de mettre au jour des milliers de tablettes ainsi qu'une grande quantité d'objets, dévoilant peu à peu le quotidien d'une civilisation prodigieuse et raffinée. L'ancienne Ougarit n'en finit pas de susciter l'intérêt et la fascination des chercheurs.

Le 15 juin à 19h30

Films

Le Crabe-tambour

(Drame psychologique) le 16 juin à 18h30
Réalisé par Pierre Schoendoerffer en 1977, avec Jean Rochefort et Claude Rich

Je m'appelle Élisabeth

(Drame) le 19 juin à 21h
Réalisé par Jean-Pierre Améris en 2006, Stéphane Freiss, Maria de Medeiros...

Les heures indiquées sont celles de Paris

« Phocée, une véritable ville ionienne sur la route de la Méditerranée »



* Mekuze Özgüle

Foça, la Phocée de l'Antiquité, située entre le golfe de Pitane (Çandarlı) et Izmir (l'ancienne Smyrne), c'est-à-dire au sud-ouest d'Izmir, est une des douze villes ioniennes et représente une partie de la culture hellénique de l'Est. Appelée Phokaia dans l'Antiquité, elle tient son nom des phoques, protégés aujourd'hui. Les métiers traditionnels des Phocéens sont l'exploitation des carrières et la marine. Leur réussite dans ces deux secteurs a laissé un héritage culturel important dans le monde. Les Phocéens ont été les premiers Grecs de l'histoire à faire de longs voyages maritimes grâce à leurs célèbres bateaux à 50 rames pouvant transporter 500 voyageurs et ils ont fondé plusieurs dizaines de colonies commerciales dans la région méditerranéenne. Les colonies de la Méditerranée occidentale ont été des centres culturels, philosophiques et scientifiques du monde antique. Sur les rivages où elles sont transportées, les pierres phocéennes, qui continuent à être exploitées et exportées, ont permis de réaliser des œuvres exceptionnelles depuis des milliers d'années. Cette pierre volcanique est un des éléments principaux de l'architecture dans l'héritage culturel mondial, et elle est aussi la matière première et la source d'inspiration des fondations des colonnes ioniennes. Depuis le VI^e siècle avant J.-C., les villes de Tartessos et d'Emporion en Andalousie, Massalia (Marseille) et Nicea (Nice), Alalia en Corse, Eléa (Velia) en Italie du Sud et Methymna en Grèce portent toujours les traces des marins phocéens et des pierres phocéennes.

Dans l'Antiquité, les remparts qui traversaient les collines à l'est de la ville encerclaient également la presqu'île où se trouve le Temple d'Athéna. Les parties les mieux protégées des remparts qui entouraient la ville ont été restaurées au temps de Byzance et des Ottomans. Les remparts et les temples cités ci-dessous sont tous visibles à partir d'un chemin de promenade. Le Temple ouvert de Cybèle : Datant de 580 avant J.-C., on y retrouve les statues et bas-reliefs de la déesse Cybèle dans cinq niches de tailles différentes. Les petites niches creusées dans les rochers pour y placer des phares marins et des bassins d'offrande, avaient une fonction cultuelle pour les marins. Les Cinq Portes : Sur la plage principale, on peut encore voir cinq portes historiques et des dépendances de forteresse alignées telles un collier. La promenade entre le Temple ouvert de Cybèle et les Cinq Portes est un rituel quotidien pour tous. Le Temple d'Athéna : le plus ancien temple du monde ionien, où l'on trouve la statue en bois de la déesse Athéna, est situé dans le jardin du lycée actuel, dans la plaine rocheuse qui domine le golfe et la ville. Suite aux fouilles de 1933, on a appris que Cybèle, la déesse mère de l'Anatolie, était aussi respectée dans cet espace rocheux. Les moulins à vent et le sanctuaire de la Déesse Mère : au-dessus des collines où l'on retrouve trois moulins à vent, partiellement protégés, qui nous proviennent des XVIII^e et XIX^e siècles, on rencontrait le sanctuaire de la Déesse Mère (Cybèle). On y accédait par des escaliers creusés dans les rochers au sud-ouest de la colline. On y trouve 150 niches d'offrande, certaines étant gravées en relief. Celles qui offrent un fond plat



recevaient des statues de marbre. Ces niches ont été creusées dans les rochers pendant les périodes archaïque, classique et hellénistique. La Maison de Pierre : située à 7 kilomètres à l'est de Phocée, près d'un ruisseau à sec, c'est une tombe faite sous l'influence des Perses, selon la tradition lydienne, datant du IV^e siècle avant J.-C. Les travaux de restauration commencés en 2000 ont permis son ouverture aux visites en 2001. L'Aqueduc : selon Félix Sartiaux, l'Aqueduc a été réalisé au Moyen Âge. Cet aqueduc a été utilisé jusqu'au XX^e siècle et assurait une grande partie des besoins en eau de Phocée. Avec ses petites îles envoûtantes qui ressemblent aux cheminées de fée de la Cappadoce, ses eaux limpides et sa richesse historique, Phocée est une terre du monde moderne et antique. Cette petite ville de 8000 habitants semble être la miniature de Marseille, créée par ses ancêtres. Ne quittez pas ces terres sans avoir fait un tour de bateau où vous pourrez croiser soudainement un phoque, sans être monté dans un fiacre, et sans avoir goûté le poisson au yoghourt, le café dibek et la glace au chewing-gum qui représentent des saveurs particulières à Foça.

* Mekuze Özgüle, Journaliste

Halfeti sur les rives de l'Euphrate et ses villages alentour engloutis



Nathalie Ritzmann

Dans le cadre du projet GAP (programme Anatolie du sud-est), un barrage a été construit en 2000 à Birecik, dans le sud-est de la Turquie. La petite ville d'Halfeti, située à une quarantaine de kilomètres au nord de Birecik, ainsi que les 39 villages situés aux alentours ont été partiellement engloutis. Ce coin de pays, réputé pour sa faune (les ibis chauves, les tortues, les nombreuses espèces d'oiseaux), n'en garde pas moins son charme, presque accentué par sa nouvelle situation. Le fleuve mythique, tout d'abord, dont la couleur turquoise donne déjà le ton des petites merveilles qu'on trouve sur ses rives. Lorsqu'on arrive de Birecik et qu'on traverse la nouvelle Halfeti construite pour y loger la plupart des habitants, on ne peut s'imaginer qu'à 10 kilomètres de là, accrochée au bord de l'eau, entourant sa mosquée aux fondations immergées, l'ancienne cité d'Halfeti a retrouvé la vie grâce aux touristes. De jolis petits coins ombragés le long de l'Euphrate invitent à la tranquillité, à siroter un thé ou se restaurer avant la promenade. Autrefois, ses jardins luxuriants situés le long du fleuve, aujourd'hui ses bateaux à moteur amarés attendent les visiteurs pour découvrir Rumkale et Savaşhan. Pour découvrir ces horizons particuliers, un tout petit bonhomme, la figure d'Halfeti, le « capitaine Mehmet Siyahgöl », la rose noire ! Un tempérament ravageur, un enthousiasme débordant et son bateau qui

peut accueillir jusqu'à 25 personnes. Rumkale tout d'abord : imposante citadelle située à une demi-heure de bateau d'Halfeti, d'une superficie de 3500 m². Construite en 855 avant J.-C. par le roi assyrien Salmanazar III, son emplacement stratégique sur un des sites les plus élevés de la région lui permit d'être un point de contrôle majeur. Une halte permet de découvrir ce site, d'y errer en admirant la nature aux alentours. De-ci de-là, de petites cavernes, en fait d'anciennes maisons troglodytiques, éparpillées au hasard des rochers. Un peu plus au nord, sur la rive opposée, se trouve le village-fantôme de Savaşhan. Des maisons abandonnées, une végétation qui envahit petit à petit les ruelles escarpées, sa mosquée surtout dont le minaret pointe le nez hors de l'eau. C'est ce qu'on voit en premier, l'image qui surprend, inhabituelle ! On y trouve les traces de l'ancienne église arménienne Arslan ainsi que celles de quelques tombes toutes proches. Des petites constructions de pierre aux formes cubiques, dont les portes ou les fenêtres ouvertes laissent



entrevoir les traces de vie d'avant, des plafonds décorés par des rondins de bois, on retient son souffle et on laisse aller son imagination. Bien au sud d'Halfeti, à plus d'une heure de bateau, un village méconnu par les touristes et qui ne figure pas sur les cartes, Gümüşkaya köyü. Il faut d'abord dépasser des villages minuscules de chaque côté, abandonnés eux aussi, avant d'apercevoir, cachées dans une petite boucle du fleuve, les premières maisons et un minaret. Ce n'est qu'en avançant encore qu'on découvre que celui-ci aussi sort de l'eau. Pas sur les rives comme à Savaşhan, mais bien au milieu, élancé, fier, majestueux ! C'est un moment d'émotion intense qui vous attend, qui donne le frisson. Au retour à Halfeti, perdez-vous dans les ruelles, admirez certaines des dont l'architecture ne manque pas d'intérêt. Entre les maisons, l'eau turquoise de l'Euphrate est toujours présente. Prenez le temps de vivre, de respirer. Vous pouvez loger dans un petit konak tout près du fleuve mais il n'est pas exclu que vous vous retrouviez chez l'habitant pour partager le repas, voire même passer la nuit. L'hospitalité turque si réputée trouve là toute sa signification. Pour vos promenades sur l'Euphrate à la découverte de ses nombreux trésors, prenez rendez-vous avec le capitaine Mehmet au 0537 646 76 10.

Texte et photo : Nathalie Ritzmann



ÉPHÈSE: l'une des mille raisons de choisir la Turquie.


Turquie
Oui!

TURKISH AIRLINES 
www.turkishairlines.com